Éric Bah

La Culpabilité d'Être Né

ROMAN



KOAN EDITIONS

I.II
Tous droits réservés
© Éric Bah, novembre 2026.
Aix-en-Provence, Joigny, La Rochelle, Paris.
Dépôt légal : 4e trimestre 2026

Design de couverture : Sensitive
Photo : collection
Relecture et correction : Diane Com
Mise en page : Don Quichotte

ISBN
Broché : 978-2-38253-138-9
E-book : 978-2-38253-134-1

Koan Éditions
91 rue du Faubourg-Saint-Honoré
75008 Paris (France)
contact@koaneditions.com

Éric Bah

La Culpabilité d'Être Né

KOAN EDITIONS

L'ambiance

Ce roman a un envers, en ligne, libre et ouvert : le monde d'où il vient.

Les mots, du lingala et du swahili, expliqués un par un, avec les plats, les villes, les monnaies et les étoffes. Les visages et les rues de Léopoldville, de Kinshasa, de Kikwit. La bande-son, chapitre après chapitre, pour entendre pendant ta lecture ce que les personnages écoutent. Les recettes de la table d'Édith, et les adresses parisiennes où les déguster.

Ce site, tu peux y aller maintenant, plus tard, ou jamais : le roman se lit très bien sans.

Scanner
ou cliquer

culpabilite.koaneditions.com

En lingala, principale langue parlée à Kinshasa, la prononciation est régulière: on lit les mots comme ils s'écrivent. Le e *se prononce à mi-chemin entre «é» et «è» (un son bref, sans traîner), et le* u *se prononce «ou». Le* g *est dur, comme dans «gare», jamais comme dans «gilet». Et le* s *est doux, comme dans «sol», pas comme dans «rose». Enfin, toutes les voyelles se prononcent, y compris le* e *en fin de mot.*

II

Ma mère s'est suicidée il y a quelques jours : quatre-vingt-quatre ans. Combien de jours exactement, je ne sais pas. Je suis là, au premier rang, dans ce sinistre crématorium, à la même place que deux semaines plus tôt. Je le vois « sinistre », mais il n'y est pour rien, le pauvre. Au contraire, il fait tout pour rendre les choses « agréables ». Il est lumineux, sa musique est douce. Il diffuse une vidéo de nature apaisante : paysages de forêts, de vallées, de cours d'eau… filmés depuis un drone, saison après saison. Des images similaires à l'autre fois. La probabilité pour qu'une personne vienne à deux séances si rapprochées !

Lorsque le maître de cérémonie m'a accueilli, il y a quelques minutes à l'entrée du bâtiment, je n'aurais pas été surpris qu'il requît ma carte de fidélité. Au lieu de cela, il m'a tendu, empaquetées dans un petit sac en plastique opaque, la montre et l'alliance que portait ma mère.

J'ai ouvert l'emballage : une montre automatique Alexis Barthelay des années 70. Je l'ai posée à plat dans ma paume, en travers de ma ligne de vie. J'ai scruté l'heure machinalement. Le boîtier en plastique blanc, de forme ovale, est un peu jauni, mais pas de manière uniforme, ce qui lui confère un teint ivoiré. Posé dessus, le verre de plexiglas, bombé en coupole, donne à l'ensemble, de profil, l'allure d'une soucoupe volante. Sa surface présente en différents endroits quelques éraflures anciennes et un léger éclat, comme une cicatrice, du côté de la couronne. Le cadran, rond, est d'un noir métallique ; le parcours du temps y est délimité par un fin trait lilial circulaire, à un millimètre et demi du bord – au-delà, c'est l'infini vertige du vide… et aussi l'éternité. Pas de chiffres, seulement les index, blancs. Le bracelet étroit, en plastique, de couleur identique au boîtier, imite la peau de serpent, mais sans idée de réalisme, en clin d'œil plutôt, comme si cette montre savait déjà qu'un jour elle deviendrait *vintage*. À l'endroit de l'attache, une bande grisée en transversale trahit les fermetures multiples… ou la nervosité.

J'ignore pourquoi, je m'attendais à ce que s'affichât l'heure du décès : 1 h 15. Mais non, la montre avait continué de trotter,

insouciante, de sa longue et fine aiguille rubis, jusqu'à tomber à court d'énergie cinétique, figée dans le non-dit. Il suffirait que je la secoue un peu pour l'aider à repartir. Peut-on relancer un battement qui a cessé depuis longtemps ? Je ne le tenterai pas. Je préfère qu'elle reste immobile et muette. Je n'ai pas l'envie de remonter le temps.

Je parcours la salle du regard. Les personnes présentes, une cinquantaine, sont réparties en trois groupes à peu près équivalents en nombre. La famille est représentée : mes deux frères (je n'aime pas le terme demi-frère), Vincent et Sylvain, accompagnés de leurs épouses, ma fille Elsa et sa mère… et puis des cousins, du Havre, de Genève, que j'ai peu côtoyés… pas assez – c'est une chose que je devrais changer.

Des amis du Zaïre ont fait le chemin, ceux qui ne sont pas trop loin, trop vieux ou trop malades, des amis de quarante ans, de soixante ans. Je les connais tous. Malgré la tristesse du moment, on perçoit la joie, qu'on ne peut dire, de se retrouver ; elle passe dans les regards et dans l'étreinte. J'avais quinze ans ; j'en compte soixante et un. Les souvenirs me submergent. La mort d'un proche est d'abord un plongeon dans le passé. Ils sont veufs ou en couple ; mes yeux suivent leur démarche ralentie, leurs gestes économes, leurs mains tachées. Mais je les vois comme avant, avec mon cœur d'enfant.

Des amis de La Rochelle sont là aussi, du moins ceux qui ont été prévenus. La plupart sont des voisins d'immeuble avertis par le mot concis affiché dans le hall d'entrée. Beaucoup me sont inconnus. Eux, en revanche, ont tous entendu des échos à mon propos. Je ne me fais pas trop d'illusions sur l'opinion que la majorité a de ma personne. Sans doute voient-ils en moi la cause cachée de ce gâchis. Le reproche est inscrit sur certains visages. Je l'entends dans les bancs et les chaises qui grincent. Des bruissements en disent plus qu'un corbeau. Quelqu'un vient de tousser.

Quant au corps au bout de l'allée, dans le cercueil, je ne ressens qu'une chose, c'est que je ne ressens rien. Dois-je m'en inquiéter ? Une lave coulerait-elle incandescente en mes souterrains, prête à l'éruption à tout moment pour m'exploser la cervelle ? Connaîtrai-je la libération ?

Dans les films, les gens s'effondrent lorsqu'ils reçoivent les effets d'un disparu : son couteau suisse éraflé ramassé par les pompiers, sa chaîne brisée remise par l'infirmière, son porte-

feuille élimé taché de sang conservé par un frère d'armes. Moi, j'avais tenu sa montre et n'avais fait que la détailler.

Aucune émotion, vraiment ? Si !... Si présente que je l'oublie. Cette culpabilité qui ne m'a jamais quitté, cousue dans mon nombril. L'impression d'avoir été en trop dans la vie d'Édith, un caillou obstiné dans ses souliers, une tache tenace sur sa robe de mariée. Et maintenant ? un accroc dans son linceul ? Ce sentiment brûlera-t-il avec elle ? Pourrai-je alors le balayer comme un tas de cendres ?

Je regarde mes chaussures. Le lacet gauche est défait. J'ai trébuché toute ma vie.

Une fois tout le monde assis, le maître de cérémonie, costume noir et chemise blanche, s'approche du pupitre, se place en face du micro, puis lève les yeux sur l'auditoire. Combien de fois par jour officie-t-il ainsi ? Que cela doit être éreintant d'évoluer perpétuellement dans la douleur des autres ! Mais cette après-midi, le voici sorti de sa routine. Lui-même paraît éberlué d'avoir à parler à si peu d'intervalle devant un public presque identique, comme pris dans une boucle temporelle. Ou alors, est-ce le fait inhabituel d'avoir rencontré sa cliente juste avant son grand départ ? Toujours est-il que, grâce à cela, il parvient à personnaliser son discours, à dire des mots sincères pour évoquer Édith, entre deux raclements de gorge.

La dernière fois qu'il l'a vue, elle était sur ce banc ; elle hoquetait de chagrin, toute pâle, entre ma fille Elsa et moi. Dans le cercueil, c'était Robert, son mari, mon beau-père ; le même cercueil en bois brut, sobre, avec ses quatre poignées dorées massives qui détonnent par leur éclat. Ils ont dû les choisir ensemble. Aujourd'hui, Elsa est entre ses parents, Édith entre les planches. Au sol : cinq bouquets de fleurs, l'un vient du Bénin. Sur le couvercle trône une photo de couple encadrée : Édith et Robert en quinquagénaires souriants.

Cette photo, c'est une idée de mes frères, qui n'avaient pas souhaité paraître aux obsèques de leur père. Ma mère, veste bleu marine et collier de perles, n'avait pas encore renoncé à sa teinture blond platine. Robert, les cheveux fins et blancs, portait ce pull en cachemire rouge qu'il aimait bien. On ne le voit pas à l'image, mais je suis sûr qu'il avait enfilé ce jour-là son chino indigo. À l'arrière-plan, on distingue un arbre de Noël qu'on imagine clignotant, et un meuble en wengé, vestige de leur

histoire africaine. La photo, imprimée, n'est pas de très bonne définition, comme une trace dans le sable qui se dissipe au vent.

II

La voici qui vient.
La voici qui rôde encore.
La voici qui gronde.
Elle cogne. Elle cogne… Elle cogne !
Mes tempes en tambours.
Je ne peux plus la contenir. Je ne veux plus…
Qu'elle sorte ! Qu'elle sorte enfin ! Qu'elle s'expulse ! Qu'elle se défèque !
Cette fureur. Ce volcan. Ce séisme qui me calcine au tréfonds.

Édith, tu as plongé ma vie dans un froid sans fond.
Édith, je crache sur ton cadavre.
Je te tire en laisse.
Je te pisse dessus. Je te chie dessus.
Je te vomis aux crocodiles.

Les murs se dérobent.
À genoux sur le carrelage froid de cette chambre.
J'ai le corps cabré sur le lit.
Ce claquement qui découpe mon dos.
Je serre les dents.
Je brûle de tout mon sang.
Tu cries. Tu hurles.
Regarde ce que tu m'obliges à faire !
C'est encore moi le coupable. Toujours moi.
Toujours !
Ma vie s'étouffe au loin.

J'aurais voulu t'étrangler de mon cordon ombilical.
Ta face violette les bulbes de tes yeux explosés ta langue raide dans ta bouche élargie d'un sourire asphyxié.

Ou plutôt… plutôt… je te transperce de pieux.
Je te transperce jusqu'à ce que tu n'aies plus ni de chair ni de sang.

Ni d'os ni de larmes.

Je suis rentré un soir.
Mon carnet tremblait.
Je n'avais pas la meilleure note.
Tu n'es qu'un bon à rien !
Je t'ai crue. J'ignorais le mensonge.
Et j'ai traîné ma honte.

Tout !
Je casserai tout.
Je casserai tout jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à casser.
La terre, les eaux seront rouges… noires.
Je casserai tout : le passé, les rêves et les espoirs.
Déflagration. Apocalypse.
Désolation totale du vide.
L'Univers n'aura jamais existé.
Jamais ne voudra même plus rien dire.
Rien !

III

« Et si on se mariait ? » C'est ainsi, au détour d'une conversation, que Robert formula sa demande à Édith. Il avait vingt-cinq ans. Elle aussi. J'avais trois ans, né de père inconnu.

Robert était né à Pompiéry, un hameau perdu dans les Alpes, au-dessus de Seyne. L'hiver s'y éternisait plus accablant que les conversations. Son père, Marcel, régnant sur vingt hectares, élevait mulets et bardots, qu'il vendait jusqu'en Italie. Ses mains gercées sentaient la paille et le gasoil de son Massey Ferguson, le premier tracteur du coin. Chaque année, le 24 juin, il était de la procession qui montait au Col Bas prier le Ciel d'envoyer la pluie. La mère de Robert, Madeleine, les doigts tachés d'encre et de soupe, tenait l'unique classe de l'unique école : une dizaine de gamins en blouse bleue, écorchés par les champs. Quand il n'y eut plus d'enfants à instruire, elle rangea ses crayons à la mine usée. Et elle continua sa vie à la ferme, faisant chaque jour bonne chère et goûtant pour friandise les destins dépliés dans *Point de vue, Images du monde*.

Je ne fis la connaissance de Marcel et Madeleine que lorsque j'eus dix-sept ans. C'était l'année de la mort de Joe Dassin, le chanteur préféré de Robert. C'était aussi l'été de l'un des plus grands matchs de tennis de l'histoire, un match de légende : Björn Borg contre John McEnroe, Wimbledon, 5 juillet 1980. Un combat de quatre heures et plusieurs litres de sueur. Borg perdit, gagna, gagna encore, perdit, sans baisser la raquette. On m'appelait dehors pour « profiter du beau temps ». Mais le beau temps, je connaissais. J'étais rivé à la télé, je regardais sans cligner, assis trop près. Chaque balle de Borg rebondissait dans mon cœur. Il revint, tint bon, tint bon et triompha enfin. J'apprenais, sans en prendre conscience, qu'un vainqueur peut traverser plusieurs défaites.

Lorsque j'entrai dans la maison de Marcel et Madeleine, ce fut en invité de passage. Ils m'accueillirent avec des sourires gentils, mais sans ancrage : je n'avais pas grandi dans leur regard. Il n'y avait pas de photos de moi sur leurs étagères, pas de jouets

m'ayant appartenu dans leur grenier ou enfouis dans leur jardin. Ils ne détenaient aucun souvenir, aucune anecdote attendrie de mon enfance à partager avec moi autour de la table. Nous n'étions attachés d'aucune nostalgie. Je m'étais senti transparent, sans passé, un figurant arrivé trop tard dans le film. Plus tard, ils connurent mon fils Arthur. Trop effiloché, le fil ne se tissa pas non plus avec lui. Elsa naquit après leur mort.

À l'enterrement de Madeleine, partie cinq ans après Marcel, je me suis retrouvé coincé entre Vincent et Sylvain, à recueillir les condoléances médusées de tout le village en file indienne. Je serrais des mains calleuses, rouillées, fripées, cagneuses. La plupart voyaient pour la première fois l'enfant naturel des ragots. Je répondais merci. Ce fut comme si j'étais enfin accepté.

Robert était le deuxième de la fratrie, entre René, de deux ans son aîné, et Suzanne, d'autant d'années sa cadette. Tous les trois suivirent la classe de leur mère à Pompiéry ; impossible d'y échapper. René, Robert et Suzanne se rendaient à l'école à pied. Le midi, comme cela se pratiquait souvent dans les entreprises familiales, tout le monde, patron, ouvrier, enfants, s'asseyait à la table de la salle à manger pour se remplir du plat roboratif préparé par Madeleine. Après les cours et pendant les congés scolaires, la fratrie participait aux tâches de la ferme. Ce n'était pas un charmant passe-temps comme aurait pu le vivre un gosse de la ville en vacances ; c'étaient de vraies corvées, épuisantes, qui prenaient du temps sur les devoirs et vous consumaient des années de vie. Lorsqu'il avait du chagrin, accusé de n'en faire pas assez, Robert se rendait à l'écurie où les juments l'écoutaient se confier, blotti contre leur flanc. Durant tout le reste de son existence, il fallut qu'il s'occupât sans relâche, même en vacances : à scier, à réparer, à graisser. Mes frères et moi devions en faire autant, sous peine de passer pour des « faignants ».

Son certificat d'études primaires en poche, Robert entra à l'austère lycée Gassendi de Digne. La discipline du pensionnat faisait passer le service militaire pour une villégiature. Chaque matin : sonnerie stridulante et surveillant général au sourcil sensible. Le règlement exigeait qu'au saut du lit, draps et couvertures fussent pliés, bords bien alignés. Après le petit-déjeuner : lit au carré. C'était un exercice de rigueur, une manière de prouver sa maîtrise de soi. Le matelas gisait nu, raide et lourd, le coutil rugueux, attendant de retrouver sa dignité. Chaque pension-

naire s'appliquait au rituel. « Tendu sans compromis ! », serinait le « surgé », l'œil soupçonneux, prêt à débusquer le moindre pli rebelle.

Faire son lit était une tâche simple et banale, mais le faire à la perfection, un défi quotidien. On pliait les draps comme on forge une conscience. Bizarrement, jamais Robert n'exigea ça de nous. Pas un mot sur nos lits. Ni sur mes rêves défaits. Je me demande ce qu'est devenue la discipline à Gassendi depuis que les Scandinaves nous ont donné la couette.

Les week-ends, Robert, son frère et sa sœur les passaient à Digne chez leur tante, l'aînée de Madeleine et la marraine de René. D'ailleurs, tout le monde l'appelait « Marraine ». Les vacances, c'était le retour à la ferme : le grand froid l'hiver et les travaux suants l'été.

Robert, que tous qualifiaient de « bon copain », resta à Gassendi jusqu'en maths élem, avant de poursuivre ses études supérieures à Grenoble. Là, un poste de pion lui rapportait un peu d'argent pour agrémenter l'ordinaire. Après maths sup, puis maths spé, ce fut le moment pour lui de s'acquitter de son devoir patriotique. Ayant choisi la coopération plutôt que les armes, il fut envoyé à Léopoldville. Le général Joseph-Désiré Mobutu, grâce à un coup d'État, venait de prendre les rênes du Congo. On donna à Robert une craie blanche et une classe de mathématiques dans un collège de Ngiri-Ngiri, au sud de la capitale. C'est dans ce même établissement qu'Édith était professeur d'anglais depuis déjà trois ans, mère d'un petit enfant perdu. Robert, avec son allure de Joe Dassin et son soupçon d'accent provençal, sut la séduire.

Le 7 mai 1966, à dix heures, l'ambassadeur de France Jacques Kosciusko-Morizet les déclara mari et femme : mariage numéro 23. Puis, dans leur 2CV décapotée, direction l'église, plus par réflexe social que par foi véritable. Édith n'était pas croyante, et Robert ne se signa que deux fois dans sa vie : le jour de l'enterrement de chacun de ses parents. Lui, grand, vêtu d'une chemise blanche et d'un costume léger gris foncé, avait opté pour un nœud papillon noir. Elle, dont la bouche et les yeux souriaient à la manière de Romy Schneider, portait une robe cintrée saumon à pois bruns qui lui descendait jusqu'aux genoux ; à la main, une pochette marron comme ses escarpins au bout pointu. Des lunettes fumées de style Wayfarer lui barraient

le visage. Et une voilette blanche nouée sur sa choucroute auburn signalait qu'elle était la mariée. Ni ce jour-là ni le reste de leur vie, on ne les vit s'étreindre, s'embrasser, ou même se tenir la main ; une autre génération.

Édith et Robert avaient réuni des amis, des collègues, mais pas de famille ni d'enfants. Je n'étais pas présent : j'avais été exilé en France pendant un an (ou rapatrié, je ne sais pas comment dire). J'avais mal au ventre, je ne voulais pas manger, j'étais fiévreux : c'était une paratyphoïde ; Édith craignait que je n'en mourusse. J'ai appris, depuis, qu'un enfant de trois ans en bonne santé guérissait, alors, en deux semaines, avec les antibiotiques disponibles à Kinshasa.

Dès le début de la *garden-party* qui suivit la cérémonie, Édith et Robert allumèrent une Gitane. Ils fumaient à l'époque. Je les ai connus grillant cigarette sur cigarette, à la maison, en voiture. Je me souviens du grand cendrier triangulaire Ricard, d'un jaune puissant, qui trônait au milieu de la table du salon. Une encoche à chaque angle permettait de poser sa tige, le temps de servir à boire ou de recharger la coupelle en arachides. Je ne sais pas quand avec exactitude ils ont arrêté le tabac. C'est Robert qui a décidé le premier, il était déjà pilote. Je crois qu'il craignait pour sa mémoire : les exercices de morse, les passages de licences, les séances de simu… Édith l'avait imité pour qu'il ne fût pas tenté. Ils n'y sont plus jamais revenus.

Le cendrier, gardien des odeurs de cigarettes froides, est resté à sa place, pour les amis. Puis il s'est déplacé de maison en appartement, d'appartement en maison, jusqu'à disparaître un jour du décor… comme toutes ces choses qu'on n'a pas su dire. Pas un jour précis, juste un jour. C'est le genre d'objets qu'on voit dans un endroit, et puis, dans le suivant, ils ont disparu… Cassés, perdus, donnés ? Tout le monde s'en souvient, mais personne ne sait. Ces pièces marquantes sont inscrites dans une époque, indissociables d'elle, participant d'une émotion qui colore le moment. On a juste à identifier l'accessoire sur une photo ou à se le remémorer par association d'idées ou au détour d'une conversation anodine, pour qu'aussitôt surgissent, dans la confusion des atmosphères, des sentiments, des sensations. C'est comme si, en tirant son fil, on provoquait un éboulis. Attendre le retour au calme s'avère nécessaire pour percevoir la trace d'une situation parfois réduite à une frêle ambiance qu'on ne pourrait décrire dans le détail, mais à laquelle on peut néanmoins atta-

cher une ou deux formules, telle une étiquette qui nous aidera plus tard à l'identifier dans les décombres, si nos souvenirs devenaient un jour arides comme un champ de ruines.

La musique réussit cela mieux que tout. À tel point que même un air que l'on n'aimait pas à l'époque peut trouver grâce à nos oreilles après des années, du simple fait qu'il était de ce temps. Il suffit d'un morceau crépitant à la radio, ou interprété par une chanteuse hésitante au micro d'un métro, ou quelquefois de trois petites mesures échappées à tire-d'aile des vitres ouvertes d'une voiture déjà disparue dans sa fugacité, et l'on se retrouve transporté dans les replis oubliés de sa mémoire, et l'on entend les mots chargés de miel et de fleurs de son premier amour, ou bien, plongé dans l'insouciance de lointaines vacances à la mer ou à la montagne, on revoit des visages et l'on s'éclabousse de rire et l'on essuie des pleurs, ou encore, on est seul sur un chemin, au cœur d'une forêt landaise ou équatoriale, à s'interroger sur sa destinée. Sur sa place dans le monde.

Installé en Afrique depuis deux ans, loin de la vie paysanne pour laquelle il n'éprouvait nul regret, tout juste marié et libéré du service national, Robert ne pensait qu'à quitter le plancher des vaches. C'est donc avec des rêves de nuages plein la tête et quelques économies quand même, qu'il partit aux États-Unis suivre une formation de pilote professionnel. Huit mois plus tard, il revint, la précieuse licence contre sa poitrine, et se fit embaucher chez Congofrigo, une compagnie aérienne de fret.

Moi aussi, quand j'étais enfant, je voulais devenir pilote... comme Robert... porter un uniforme, des ailes brodées, des galons, une casquette, une grosse montre chiffrée avec plein de cadrans qu'on voit dans la nuit. Je traçais des avions à larges feutres, je lançais dans les airs des chasseurs en papier, je montais des maquettes compliquées. Je brandissais mes dessins de biplaces sous ses yeux : « Regarde ! » Il répondait juste : « Mmm », le regard ailleurs. J'aurais aimé qu'il s'intéressât, qu'il me parlât d'aventures. Allô *Papa Bravo* ? Mais pas d'*Echo*. Un immense *Delta* nous séparait. Un vide qui pesait des *Kilo*, plus triste qu'un mois de *November*... S.O.S. m'aider – c'était pas l'*Oscar* du meilleur père.

J'entendais ce silence comme celui d'un avion qui ne venait jamais me chercher ou qui se détournait de moi. Je restais au bas des marches, mon ours en peluche à la main, à qui j'avais promis.

C'était donc ça, l'abandon : un escalier sans destination, un ciel vide et sans espoir jusqu'à l'horizon ? Avec Robert, nous n'avons jamais marché côte à côte, joué face à face, ri ensemble. Sans doute, pour lui, étais-je une surcharge. Jamais non plus il ne m'a donné la main. Je murmurais en mon cœur : « Prends-moi dans tes bras. Fais-moi tournoyer au-dessus du sol. » Mais nous n'étions pas sur la même fréquence.

Uniforme flambant neuf sur le dos, Robert accomplit son premier vol commercial en tant que copilote en mai 1968 : un Kinshasa-Kisangani (1 200 km), sur Curtiss C-46, un bimoteur à hélices utilisé pour le transport militaire durant la Seconde Guerre mondiale. À l'aller, tout se passa bien dans l'avion immatriculé 9Q-CZF : le temps étalait son calme, la vue poussait loin. On déchargea, on rechargea. Mais sur le retour, après une heure de trajet, l'un des deux moteurs tomba en panne. La sagesse conseillait d'atterrir d'urgence sur un petit terrain d'Ikela censé se trouver dans les parages. Incapable de le localiser, le novice qu'était Robert se fit copieusement insulter par le commandant de bord : « *You, fucking co-pilot, you know nothing about aviation !* » Il ne restait plus qu'à faire demi-tour pour se poser à nouveau à Kisangani. Comble de malchance, une crampe mordit le *captain* à la jambe, en pleine approche. Se sentant inapte, en raison de son inexpérience, à mener à bien un atterrissage en surcharge avec une hélice en drapeau, Robert s'agenouilla et entreprit, faute de mieux, de masser, de ses mains moites, le mollet de son chef. Celui-ci, heureusement, récupéra l'usage de son membre *in extremis*, sauvant l'avion et son équipage d'un trop rude contact avec le sol.

Congofrigo transportait tous types de marchandises : des fruits et légumes, de l'outillage, de la viande… et même des animaux vivants : des crocodiles à la gueule scellée de solides brins d'herbe, des singes stressés par la stridence des moteurs, des lions nonchalants et blasés, un jeune éléphant blessé… une fois, un couple de guépards que le chef d'État tchadien François Tombalbaye offrait au président Mobutu.

Tous ces vols, effectués en dépit des règles élémentaires de sécurité, exposaient les avions à de plus grands risques encore qu'un ballon frôlant ronces et cactus. Un jour, en plein vol, dans un petit avion d'une dizaine de passagers que pilotait un ami de

Robert, un croco s'échappa du sac d'une voyageuse. Hommes et femmes en panique se ruèrent dans le cockpit pour fuir le prédateur. Sous l'effet de ce poids excessif porté sur l'avant, l'aéronef piqua du nez, sans que les pilotes arc-boutés pussent jamais réussir à le redresser. Il s'écrasa dans la brousse. Personne ne survécut, si ce n'est le crocodile dont aucun sapeur, dandy typique du Congo, n'était près de faire tanner la peau.

À la maison, une fois rentrée de ses cours, Édith allumait la radio, se branchait sur la fréquence hachée de l'aéroport de Ndolo, dédié aux vols intérieurs ; et, dès qu'elle entendait annoncer en approche l'avion de Robert, le Charlie-Zulu-Fox, elle s'empressait de sortir ses casseroles pour lui préparer un bon repas.

À cette époque, nous habitions dans le quartier de Limete. Notre maison se situait dans une impasse en terre qui comptait une douzaine d'habitations. C'est là, entre les maisons, quand la chaleur retombait en fin d'après-midi, que je jouais au ballon, pieds nus, avec les gosses de l'impasse, une petite communauté internationale composée de Congolais, de Français, de Belges, de Portugais et de Libanais.

Environ une heure et demie après son atterrissage, Robert franchissait le seuil de la porte. Je bondissais, espérant qu'il me prît dans ses bras. Ils étaient toujours chargés d'un cageot de fruits ou de légumes négociés sur un marché de Bandundu, Matadi, Kindu, Goma, Kikwit, Bunia, Bukavu... Des destinations dont les noms juteux et ensoleillés bercèrent mon enfance. Je me souviens des petites fraises croquantes de Lubumbashi, rouge vif et sucrées à souhait. La douceur de tous ces fruits ne parvenait pas à effacer l'amertume qui me tenait la gorge. Seuls, une main dans mes cheveux, des bras autour de mon corps, un mot chaleureux l'auraient pu.

Robert connaissait là une époque désormais révolue de l'aviation, dans une Afrique aujourd'hui disparue : des équipages à quatre membres (commandant, copilote, mécanicien, radio), des femmes tirant des chèvres récalcitrantes à bord, des vols portes ouvertes pour chasser la chaleur, des bières attachées à l'extérieur de la carlingue, au frais, des voyageurs chantant, assis en cercle autour d'un feu, des atterrissages sous pluie battante, têtes dehors faute d'essuie-glaces...

Plus tard, Robert se convertit au transport de passagers avec Air Congo, d'abord à l'intérieur, puis à l'international et sur

long-courrier, depuis l'aéroport de Ndjili. Il vécut, bien sûr, d'autres émotions, mais ce n'était plus le Far West. En 1971, Air Congo devint Air Zaïre.

Robert gravit les paliers, de machine en machine, évoluant de droite à gauche. Lorsqu'il quitta la compagnie, il était commandant de bord sur DC-10, un triréacteur long-courrier pouvant embarquer 250 à 270 passagers; le plus gros avion de la flotte, l'ultime appareil civil à nécessiter plus de deux membres d'équipage dans le cockpit. À ce sujet, Robert avait coutume de préciser, d'un air espiègle, que c'était le dernier zinc qui autorisait un pilote à péter avec ambiguïté sur l'auteur.

L'aventure était encore belle, mais la société ne payait plus son personnel. Et surtout, pressenti, sans possibilité de refus, pour être promu pilote personnel de Son Excellence le Président, Robert craignait, en raison de l'impopularité du dictateur, de s'asseoir, non pas sur un siège éjectable, mais un jour sur une bombe.

Il fallut donc songer à rentrer.

Dans le destin fuselé de Robert pour les ciels lointains, je n'étais qu'un encombrant passager clandestin, dans la peur, à tout moment, d'être débarqué. Mon anxiété permanente me faisait serrer mes petits poings très fort. Ce n'est qu'aujourd'hui que je sens mes ongles entrer dans ma chair et faire saigner mes paumes. Ce n'est plus l'anxiété.

IV

« J'apprends à l'instant que Papa est parti à midi. » C'est le message de Sylvain qui vient de tomber dans le groupe WhatsApp de notre fratrie. La cousine Ginette l'a prévenu par téléphone. 19 septembre 2024, quatre-vingt-trois ans depuis moins d'un mois. Son sang s'est ralenti, puis s'est figé. La maladie l'a emporté. Il a rejoint le silence. Je suis en train de descendre l'escalier chez moi, en Bourgogne. Je m'assois sur la troisième marche, comme pour garder de la hauteur, mon iPhone toujours à la main. L'air ne veut pas ressortir de mes poumons.

Entre la naissance et la mort, un trait d'union. Si court, et toujours le même. Deux dates, un trait de vie. En réalité, jamais rectiligne, toujours profond – creusé de victoires, de douleurs et d'espoirs.

Édith et Robert rentrèrent du Zaïre en 1988, rapportant dans leurs malles l'équivalent d'un petit musée de bourgade : défenses d'ivoire, peaux de bêtes (zèbre, serpent, antilope, crocodile, cynocéphale), masques de cérémonies, armes d'apparat, pièces en malachite, meubles en wengé, statuettes et fétiches en tous genres… vingt-cinq ans et plus de souvenirs africains, remontant aux colonies, pour certains. Édith et Robert, Édith surtout, connaissaient l'histoire de chaque objet, son origine, sa matière, son usage… comme cet *itombwa* crocodilocéphale de la tribu kuba.

Quand j'étais enfant, cet objet, qu'Édith présentait comme un détecteur de mensonges, me fascinait et m'effrayait à la fois. Je m'attendais toujours à ce qu'il clignât des yeux. Si l'idée était venue à Édith de s'en servir pour traiter mes affaires, j'aurais été souvent confondu. J'envisageai de brûler ce morceau de bois ou de l'enterrer au fond du jardin sous trois mètres de terre. Mais je craignais plus un maléfice consécutif que les coups d'Édith. Aussi, pour l'amadouer, inventai-je un conte à tam-tam auquel aurait succombé en un jour, j'en suis sûr, le renard du *Petit Prince*. On apprivoise tout le monde, avec des histoires.

C'était quelque part au fin fond du Kasaï, au cœur de l'ancien royaume kuba, dans un petit village, au sud de la rivière Sankuru qui serpentait à travers les forêts épaisses et les clairières ensoleillées. Ce jour-là était convoqué le temps de la vérité. Le ciel du matin tournait d'un gris de cuirasse inquiétant. Pourtant, il ne pleuvrait pas : nous étions en saison sèche. Le *nganga*, le devin-guérisseur, frisant les soixante-dix ans, torse nu et coiffe à plumes, se tenait accroupi devant sa case, sur une natte carrée d'aspect velouté, aussi longue que ses maigres jambes et tissée de losanges ocre et marron en raphia frangé. Il portait un bracelet de billes colorées à chaque poignet et un collier de cauris à trois rangs. Son pagne chamarré, plié avec raffinement, était orné d'une large ceinture à perles de cuivre patinées. Tirant avec application sur sa longue pipe en bois noire, il scrutait la jeune femme d'une vingtaine d'années debout face à lui. Autour, les villageois restaient attentifs. Elle le regardait sans crainte. Son crâne, comme celui des autres femmes du village, était rasé. Ses seins étaient ceux d'une femme qui avait enfanté. Son abdomen, bombé en raison de sa cambrure, était décoré d'un labyrinthe hypnotique de scarifications. Elle avait noué autour de sa taille un pagne uni de couleur verte qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Il était recouvert d'une épaisse étoffe beige, brodée de formes géométriques rectangulaires, qui s'arrêtait aux genoux. « Sais-tu pourquoi tu es ici aujourd'hui, Ngalula ? interrogea le vieillard.

— Oui, je le sais.

— Tu es accusée d'avoir conçu un enfant en dehors du mariage et de l'avoir caché à tout le village.

— C'est faux...

— Les Esprits le diront, coupa le *nganga*, péremptoire. »

Il posa l'*itombwa* devant lui, tourné vers Ngalula. L'objet était en wengé. C'était un *itombwa* classique d'une quarantaine de centimètres de long à tête de crocodile. La gueule était entrouverte de la taille d'un travers de doigt. Les dents, plus nombreuses qu'en réalité, étaient sculptées en haut et en bas sur le côté. Ses yeux, qui semblaient scruter les âmes, se creusaient en forme de grains de riz. Le dessus de son museau long et aplati était orné de petits losanges. Le mangeur d'hommes reposait, massif, sur ses quatre pattes stylisées, courtes et larges, verticales comme celles d'un chien. Son ventre pesant touchait presque le sol, les flancs gravés de chevrons. Du côté du sage, la queue for-

mait un cône pointu sculpté de rainures entrelacées. Le dos, bien poli, était plat, prêt à recevoir le « frotteur », en forme de pion d'échecs.

« Touche-le », reprit le *nganga*, avec calme. Ngalula s'agenouilla et posa sa main sur la tête de l'animal, puis, sur un signe des yeux, la retira. Le sage s'empara alors d'une fiole d'huile de macération à base de racines. Avec deux doigts, il en appliqua une fine couche sur le dos du croco, accompagnant son geste soigné d'incantations. Ngalula connaissait le rituel. L'*itombwa* était utilisé pour rendre un jugement ou établir un diagnostic. Le crocodile ne ment jamais, disait la tradition.

Le *nganga* commença le frottement, tenant l'oracle par la queue. « Ô Esprits, Ngalula, qui se trouve parmi nous, a-t-elle commis une faute ? » Le frotteur se bloqua. Malgré ses efforts, le vieux ne put le faire avancer. Ça voulait dire : « Non ». Les Esprits avaient répondu par la négative. Étonné que son intuition fût prise en défaut, le doyen croisa toutes les questions possibles. Mais le verdict tombait toujours le même : Ngalula n'était pas coupable. « Non coupable ! Non coupable ! » Je jubilais à tue-tête, en dansant, pour conjurer le sort de cet ignoble *itombwa* de malheur.

Et voilà que ce mouchard, venu du fin fond du royaume kuba, se retrouvait sur une étagère à Paris. J'étais désormais hors de son contrôle. Mais la culpabilité me tenaillait toujours, comme un fétiche trempé dans le sang de chèvre.

À leur arrivée en France, Édith et Robert élurent d'abord domicile rue Poinsot, dans le XIV^e^ arrondissement de Paris, puis toujours dans le quartier, au milieu de l'avenue du Maine, à l'angle de la rue Daguerre, et enfin vers le bas de l'avenue, du côté de la gare Montparnasse. Édith, éligible à une retraite précoce avec, à son crédit, trois enfants et plus de quinze ans de service expatrié dans la fonction publique, donna son congé définitif à l'administration à l'âge de quarante-huit ans.

Afin de garder une activité et de disposer d'un budget personnel en plus de sa pension, elle passa une annonce dans les bulletins de quelques diasporas, proposant ses cours particuliers de FLE, français langue étrangère, matière qu'elle avait commencé à enseigner à l'Alliance française avant de quitter Kinshasa. Son premier client à Paris fut l'ambassadeur du Japon, son deuxième aussi, d'ailleurs, et tous ses successeurs, car chaque nouvel

ambassadeur la contactait pour parfaire son français, à peine le pied posé sur le sol hexagonal.

Édith montrait jusqu'aux joues sa sensibilité au code du savoir-vivre de la civilisation nipponne : la vénération inconditionnelle du maître, le profond respect du savoir, la gratitude démonstrative… Son cœur en palpitait. Sa respiration s'abrégeait. Lors des dîners ou des cocktails officiels à l'ambassade, auxquels elle était sans exception invitée, son hôte lui prodiguait des courbettes et la présentait avec révérence à d'autres dignitaires qui s'inclinaient trois fois. Au milieu du brouhaha des conversations, entre deux gorgées de saké, son nom était soufflé de bouche à oreille dans le glissement d'une hirondelle au retour du printemps. Elle accueillait les honneurs et les compliments d'un léger battement d'éventail, qui faisait planer son sourire aussi doux que la soie. L'ambassadeur, qui l'avait accueillie à la porte, la reconduisait sur les marches, ployant sous le poids des égards. Au cœur de Paris, la cour du Japon avait trouvé sa reine. Édith y soupirait d'aise, portée par le son du *koto* ou de la flûte *shakuhachi*.

De son côté, Robert entra chez EAS sur Caravelle. L'année d'après, il passait chez Air Liberté, une toute jeune compagnie à l'esprit conquérant. Deux ans plus tard, il rejoignit Air Outre-Mer, une société en création, où il retrouva son DC-10. La flotte fusionna bientôt avec Minerve pour devenir AOM French Airlines, qui elle-même fusionna avec Air Liberté en 2001 et disparut aussitôt des écrans radars sous le nom d'Air Lib, entraînée par le naufrage de son actionnaire Swissair. Robert avait commencé au sein d'AOM une carrière d'instructeur qui prit fin à sa retraite en 1999. Dans le vide-poche de l'entrée, la pile de badges aux couleurs passées retraçait son parcours depuis Air Congo jusqu'à AOM.

En 2018, Édith et Robert s'installèrent à La Rochelle, tout en gardant leur appartement parisien.

Maintenant qu'il est décédé, je prends conscience que Robert n'a jamais *pris* sa place dans ma vie. Il y était de manière passive, parce qu'il avait épousé ma mère. Il n'a rien fait pour représenter quelque chose pour moi.

Quand j'étais enfant, ce rêve oppressant revenait souvent. Édith et Robert marchaient devant moi sur un sentier étroit, épaule contre épaule, sans regarder derrière. Il n'y avait pas de place pour moi entre eux. Il n'y en avait pas non plus d'un côté ou de l'autre, tant les arbres bardés de ronces étaient rapprochés. De toute façon, je n'arrivais jamais à les rattraper. J'avais beau courir à m'exploser la poitrine, tandis qu'ils cheminaient, je restais perdu loin en arrière, comme une honte qu'on voudrait oublier. Parfois, c'était un pont au lieu d'un sentier, et je me noyais en essayant de parvenir à leur hauteur. Ou encore, je sombrais dans des sables mouvants, quand tous deux avançaient sur le marbre, le granit, l'asphalte, entre deux falaises de glace.

Je me demande si ces cauchemars n'étaient pas des souvenirs déguisés. Mon inconscient osait me cracher au visage cette vérité : je n'ai jamais été attendu. Pas même avant ma naissance. Je courais, je suffoquais, et eux, indifférents, avançaient. Dans mes nuits d'enfant sourdait déjà la certitude d'être un intrus.

Avec Robert, comme avec Édith d'ailleurs, je n'avais jamais de conversations. « Ferme la bouche, quand tu manges ! » Même pas une simple discussion à propos d'un film ou d'une pièce que l'un ou l'autre aurait vus, d'un livre lu ou prévu d'être lu. Robert ne me parlait pas de son passé. Il ne s'est jamais penché sur mes devoirs, ne m'a jamais interrogé sur mes leçons. Il ne portait aucun intérêt aux maquettes Heller que je passais des journées à réaliser, absorbé, sur la table de la salle à manger. Il allait sans s'arrêter. C'étaient pourtant, pour la plupart, des avions qu'il avait pilotés : Curtiss C-46, Heron, DC-4, Fokker F27, Boeing 737, DC-10. Il aurait pu me raconter.

J'étais toléré, jamais reconnu. Il aurait suffi d'un mot, d'un geste, d'un intérêt feint même, pour que je crusse exister à ses yeux. Mais il avait choisi le silence. Non pas celui du sage, mais celui qui suinte. Celui des yeux qui vous traversent comme une vitre sans reflets. C'était son verdict. Pas la simple ignorance, non : le silence des murs aveugles. Le plus lâche des silences.

Parce qu'il avait embrassé la même profession que lui et qu'il commença sa carrière dans la compagnie où Robert finissait la sienne, mon frère Vincent, son premier fils, accéda à une certaine connivence avec lui, contrairement à Sylvain et moi. Après chaque vol, à l'invitation de Vincent, ils débriefaient ensemble.

Sur les différents métiers que j'exerçai ou les domaines dans lesquels j'évoluai dans ma vie, Robert ne me posa jamais aucune question, ni même Édith. Il ne me demandait pas si je me plaisais dans l'univers de la papeterie, en quoi consistait le poste de producteur exécutif, quel était le champ d'action de la médecine chinoise, quels types d'articles j'écrivais dans le magazine pour lequel je pigeais, qui étaient mes collègues, mes clients, mes élèves. Il n'a jamais non plus souhaité écouter ce que je composais, lorsque j'étais musicien. Quand j'ai commencé à écrire, il ne m'a pas questionné sur le sujet de mes livres.

Dans les dîners, quand des amis demandaient des nouvelles de leurs enfants, Édith et Robert citaient d'abord Vincent, pilote chez Air France, puis Sylvain, directeur chez Microsoft. Édith piquait alors une bouchée, Robert buvait une petite gorgée. Quelqu'un finissait toujours par relancer : « Et François ? » Édith trouvait à faire à la cuisine, même si ce n'était pas chez elle. Robert, après s'être raclé la gorge, répondait : « Boh… Toujours pareil. » Sans qu'il sût vraiment à quoi renvoyait ce « toujours pareil ». Puis il changeait de sujet, commentant le vin ou l'actualité. Parfois, Édith, revenue à table, l'avait précédé dans cette diversion.

Il faut dire que c'était compliqué pour eux de répondre à mon sujet. Je changeais souvent de poste, j'exerçais des métiers difficiles à cerner : consultant en organisation, acupuncteur, *massage-designer*… et je ne travaillais pas dans des sociétés connues du grand public. Des métiers sans titres, sans uniformes, sans logos. Ma carrière ne les rendait pas fiers.

Parce que Robert ne comprenait pas ce que je faisais, j'avais l'impression d'être resté pour lui un gosse sans intérêt. Peut-être n'y avait-il tout simplement pas de place pour moi dans son histoire. Je n'étais qu'un appendice importun du passé d'Édith, la part étrangère de son mariage, l'erreur initiale qu'on tolère sans jamais l'embrasser. Appendice : voilà le mot. Superflu, greffé par erreur. Il ne m'a jamais adopté. Sans doute est-ce pour cela que je me suis toujours senti extérieur à son existence, que je n'ai jamais cessé de ressentir cette hostilité muette, ce refus de me laisser entrer dans son récit.

En toute logique, cela m'interpelle sur le père que j'ai été. Arthur, un soir, m'a reproché trop de pression sur sa scolarité. Il avait dix-huit ans, il venait de décider de ne pas se présenter au bac. « Tu veux à tout prix que je sois toi », dit-il, en balayant de

son avant-bras tout ce qui se trouvait sur son bureau. La règle, les stylos, les cahiers à carreaux tombèrent dans un grand fracas. « Moi, je veux suivre ma voie. » De la pression, je lui en avais pourtant moins appliqué que je n'en avais subi. Elsa, quant à elle, regrette que je ne me sois pas plus penché sur ses devoirs. Elle travaillait seule, assise à sa table, la lampe allumée tard, les écouteurs dans les oreilles. Ce n'était pas un manque d'intérêt, plutôt une marque de confiance. Elsa était autonome ; elle n'avait pas besoin que je lui disse ce qu'elle avait à faire. Elle m'en veut aussi de ne pas l'avoir empêchée d'abandonner le piano. Je l'ai recouvert moi-même de sa housse grise pour lui éviter la poussière.

Qu'il est difficile de trouver la juste mesure entre insister pour qu'un enfant exploite son potentiel et le forcer dans une activité jusqu'à l'en dégoûter. Tous les deux, je ne les ai sans doute pas assez encouragés, félicités, pour les notes obtenues. Je partais de si loin. Nous ne sommes pas formés à l'éducation des enfants. Nous n'avons qu'un seul repère : l'éducation que nous avons reçue. Et quand vient notre tour d'être père ou mère, nous ne voyons que deux possibilités : nous y conformer ou nous y opposer. J'ai choisi la seconde option, sans trouver le bon curseur. Édith avait choisi la première ; Robert, je ne sais pas… ou plutôt, je crois qu'il n'a pas fait de choix… par lâcheté, toujours.

En taxi, parmi la queue devant la boulangerie, aux détours des allées d'un magasin, à la caisse d'un supermarché, ou dans la salle d'attente des médecins qu'il voyait pour ses examens, ses bilans, ses traitements, Robert trouvait toujours quelqu'un à qui parler. Il demandait au chauffeur ses origines, si le croissant valait l'attente, comment la dame trouvait les raviolis qu'elle tenait à la main. Très vite, il allumait les sourires.

Bien plus qu'il ne s'était jamais préoccupé de nous, il s'intéressait aux enfants. Et les enfants l'appréciaient. Sauf les petits. Avec eux, il se perdait. Il tendait la main, hésitait, puis se mettait à les chatouiller, les doigts agités, courbés avec raideur, comme de petites saucisses trop grillées. Il disait « guili-guili », d'un sourire forcé, ou plutôt il criait ; c'était trop articulé, artificiel. Une blague mal apprise ou qui débute par la chute. Les petits ne riaient pas, certains prenaient peur. Il levait alors les yeux vers les parents : « Il est un peu fatigué, non ? »

Robert était plus à l'aise avec les adultes. Dès les premières secondes, il trouvait, parmi ses souvenirs de vol, un terrain commun : une ville, le nom d'un bar ou d'une plage, une coutume. Les voyages étaient sa langue naturelle. Les conversations s'ouvraient comme des fenêtres sur des lieux familiers. Son regard avait la douceur d'un soleil sur l'horizon. Sa voix chaude prenait des accents de carte postale. Les immigrés, les anciens expatriés, il les identifiait d'instinct ; il savait comment rallumer en eux un éclat de nostalgie. Quand les personnes de rencontre le quittaient, souvent à regret, leurs visages restaient éclairés de son reflet. Le mot qui revenait le plus souvent pour le décrire était « solaire ». Nous, les enfants, étions dans l'ombre.

V

Robert n'évoquait jamais sa maladie. Jamais de plaintes, de lamentations. Marcher droit, la tête haute. Il ne voulait pas inspirer la pitié. Nous ne savions presque rien. Parfois un mot filtrait. Ce fut d'abord *prostate*, puis *hormonothérapie*. Sans chiffres, sans échéances. Était-ce efficace ? On n'avait pas la réponse. Quelques années plus tard, le mot *radiothérapie* s'invita. Il réserva bientôt un peu de place à *chimiothérapie*. Le mot s'était raccourci en *chimio*, comme sa vie. Qui pouvait encore parler de « soin » ? Quant au cancer, il ne portait plus de nom précis, non pas qu'il se fût effacé, au contraire, il était si étendu qu'on ne savait plus par quel bout l'appeler. Un jour, il a commencé à se murmurer « nouveau protocole, nouveau protocole ». C'est le moment où vous vous sentez très important. Un nouveau protocole expérimental très prometteur, très coloré, très chatoyant, va bientôt être testé, et *vous* avez été choisi pour y participer. La fierté. Vous faites partie d'une élite ; un malade, mais un malade d'élite auquel s'intéresse en particulier le Professeur Majesté, tandis que d'autres grattent à sa porte des mois durant pour obtenir un rendez-vous d'à peine quatre minutes avec son assistant. C'est une loterie : un groupe reçoit le traitement, pendant que l'autre consomme un placebo. Personne ne sait, bien entendu, à quel groupe il appartient.

Hélas, Robert avait tiré le mauvais ticket. Ses indicateurs s'effondrèrent comme les valeurs boursières un premier jour de guerre. Le responsable de l'étude aurait dû le sortir *illico* du protocole. Robert aurait dû se confier aussitôt à son médecin traitant. Il aurait même pu, de son propre chef, dire : « Stop ! C'est tout pour moi, les gars ! » Mais de toute sa vie, il n'avait songé à s'opposer, à se rebeller, à renverser la table. Il allait donc rejoindre le rang des gens qui partent sans déranger, qui meurent de politesse.

Édith ne ménageait pas Robert malgré l'épuisement qui l'écrasait. « J'ai fait la liste des courses, disait-elle, et cela sonnait comme un ordre.

— Tu es sûre qu'il faut tout ça ?
— Oui, oui, je te dis. On y va.
— On pourrait commander en ligne, tu sais.
— C'est trop compliqué ! »

Alors, Robert s'habillait sans conviction. Il conduisait Édith, il poussait le caddie, il portait les sacs... avec toute la lenteur des adieux. Au fond d'elle, elle savait qu'il arrivait au bout de son chemin. Mais elle ne pouvait l'accepter, parce que la hantait la terreur crépusculaire d'une vie sans lui. Refuser l'évidence lui tenait lieu de courage. Tant qu'il était vivant, elle était en vie.

Ils passèrent leur première commande en ligne fin août.

Jeudi 12 septembre, Robert chuta dans le salon. Édith composa le numéro du SAMU qui envoya deux hommes pour le relever. Son visage était abîmé ; un gros œdème s'était formé au front.

Dimanche 15, Édith l'aida à passer du lit au fauteuil tout proche, mais avec beaucoup de difficultés. Puis il éprouva le désir d'aller s'asseoir dans le salon. Il appela donc à nouveau les secours. Deux hommes vinrent, comme la fois précédente. Ils soulevèrent avec précaution Robert par les épaules. Il hurla de douleur – un cri d'animal blessé –, tant le côté gauche lui faisait mal. Redoublant de douceur, les deux soignants, l'un en avant-garde, l'autre derrière, l'accompagnèrent le long du couloir jusqu'à un fauteuil du salon devant la baie vitrée, face à la mer, par-dessus la végétation, au-delà du port de La Rochelle, par cette magnifique journée de fin d'été.

Un vent léger entraînait dans sa danse quelques nuages clairsemés et plissait la surface de l'eau. Dans la vitre, Robert pouvait voir en filigrane le reflet d'un vieil homme diminué. Face à l'océan nuancé à l'infini, il était face à lui-même. Les creux et les convexités de la mer, l'écume en feston, lui offraient le mouvement des touches d'un Pleyel sous les doigts nostalgiques de Chopin, dans le contraste lancinant d'un *Nocturne* en pleine après-midi. Il avait conscience d'être bientôt arrivé à la fin de son temps. Ses fils, ses petits-enfants lui manquaient. Il se sentait abandonné en toute injustice. Ne leur avait-il pas tout donné, tout accordé ? Il regarda son téléphone dont la batterie n'affichait plus qu'un chiffre. Depuis combien de temps n'avait-il pas vibré ?

Il n'avait plus qu'Elsa en soutien. Il n'oubliait jamais de dire, avec affection, à ses amis, à ses voisins, combien il était fier d'elle, combien elle était belle et douce et gentille. Les mêmes sentiments, il les éprouvait à l'égard de toute sa descendance, mais il ne pouvait, dans ses derniers jours, les évoquer sans souffrir, sans agiter dans son cœur les dagues du regret. Ainsi, Elsa condensait-elle tout l'amour qu'il ressentait pour ceux qu'il ne pouvait hélas plus atteindre. Lui qui n'avait jamais semblé porter attention à notre mise ne laissait pas de la complimenter sur ses tenues mélodieuses, son maquillage de Cléopâtre, sa coiffure lâchée ou attachée.

Il avait bien essayé en plusieurs occasions de renouer avec Vincent. Mal aiguillé par Édith, il échoua chaque fois. Sa bonté naturelle avait été gangrenée par l'amertume destructrice de celle qui partageait sa vie… ou plutôt qui l'avait découpée. Avec Sylvain, si lointain, il n'avait plus qu'un lien ténu. Pour ce qui est de moi, il n'avait rien tenté. Peut-être aurait-il bien voulu, mais de nature timorée, il fit son deuil de notre attache : j'étais de la juridiction d'Édith, sous son autorité.

Au bout de sa vue, la mer et le ciel se fondaient dans un même éternel. Les yeux embués de Robert impressionnisaient le paysage dont la précision se dérobait : l'océan, le ciel, les nuages… De loin en loin, les mouettes laissaient entendre leurs cris chahuteurs dans le sillage des chaluts. Serait-il donné à Robert de partir sur cette dernière image du monde ? L'océan, le ciel… le ciel…

L'un des infirmiers avisa les maquettes d'avions sur l'étagère : DC-10, Air Zaïre, AOM… Aussitôt, les yeux de Robert s'illuminèrent. Sa parole, jusque-là faible et trouée, pétillait d'abondance. Il se dressa en uniforme, casquette vissée sur la tête, ses ailes brodées sur la poitrine, le regard clair buvant l'horizon. Le tour du monde de Robert : Robert à Kinshasa, Robert à Beijing, Robert à Lima, Robert à Wellington, Robert à Paris… *Captain* en capitales !

Après le départ des deux hommes, le vieux commandant resta encore un long moment dans son fauteuil, les yeux poussés plein gaz sur les souvenirs. Ayant finalement atterri, il voulut quitter son poste pour aller aux toilettes. Encore une fois, il tapa le numéro du SAMU : « Je suis désolée, Monsieur, je ne peux pas envoyer quelqu'un chaque fois que vous voulez vous déplacer dans votre appartement. On va devoir vous hospitaliser, Monsieur. D'accord ? Allez, tenez bon, on arrive. »

Quelques minutes plus tard, deux hommes en blanc, d'une sensible urbanité, se présentèrent, l'un d'eux poussant un fauteuil roulant. Édith fit passer à son mari une robe de chambre par-dessus son pyjama. À genoux, elle lui enfila des pantoufles, car il avait froid. Puis elle le regarda, depuis la fenêtre, rouler vers les urgences. Il était 13 heures 30. Une fois sur place, Robert téléphona tous les quarts d'heure. Ils se reverraient bientôt.

Le lendemain, lundi 16, Robert appela Édith trois fois dans la matinée. Au retour de sa radioscopie, il émit auprès de son infirmière le désir d'entendre Joe Dassin, sans préciser laquelle de ses trois cents chansons il aurait aimé :

Je vais mon chemin, Les jours s'en vont pareils, Dans la brume du matin,
Comment te dire ? Toi, le refrain de ma vie, Ma bonne étoile,
C'est bon l'amour, La fleur aux dents, À la santé d'hier,
Un petit air de musique, La ligne de vie, Au bout des rails,
Il était une fois nous deux, La dernière page.

Ou bien tout simplement *L'été indien* : « Et l'on s'aimera encore, lorsque l'amour sera mort. »

À 11 heures, Édith s'entretint au téléphone avec le médecin. Robert se trouvait en pneumologie, car le service d'oncologie affichait complet. « Le cancer a maintenant gagné les os. Et nous venons de déceler une bactérie inconnue.

— Quand est-ce qu'il pourra sortir, docteur ?

— Votre mari est encore tombé, Madame. Il est probable qu'un hématome se soit formé dans le cerveau. Nous devons encore le garder… quelques jours. » Le médecin prononça les deux derniers mots à voix basse.

L'après-midi, Édith se rendit à l'hôpital, conduite par son amie Toinette Leclerc, la voisine du dessus. Robert tenait des propos un peu confus, évoquait des amis en mélangeant les noms. Il fallait dire à Vital, le *boy*, qu'il vide le coffre de la voiture, à Pedro, la sentinelle, qu'il coupe l'herbe derrière la maison… Le Congo affluait dans son esprit ; les tam-tams lui battaient le sang dans le soleil couchant.

Au bout d'une heure et demie, Toinette raccompagna Édith chez elle. À 17 h 05, Elsa téléphona à son grand-père : « Allô, Papy ? » Surprise qu'il ne dît même pas bonjour, elle saisit à peine sa réponse tant il était amoindri : « Attends, je peux pas te parler : je me sens pas bien. » Jamais auparavant elle n'avait

ressenti chez lui une faiblesse. Elle aurait aimé lui apporter un peu de réconfort, mais il avait déjà raccroché. Ce fut la dernière fois qu'Elsa entendit la voix de son tendre papy.

Robert avait toujours eu une affection particulière pour ses petits-enfants. Était-ce la sagesse de l'âge ou l'écart de génération ? Il s'autorisait avec eux une complicité qu'il s'était interdite avec nous. Il se préoccupait souvent du bien-être d'Elsa, alors qu'aucun lien de sang n'existait entre eux.Il suivait sa formation de comédienne avec l'attention d'un spectateur silencieux. Avec l'accord d'Édith, il en finança une partie. Quand elle entrait dans la pièce, son regard s'éclairait d'une fierté qu'il n'avait jamais eue pour moi. Je m'en réjouissais. Ce n'est pas tant un papier d'adoption que j'avais attendu, mais un geste, une reconnaissance. Peut-être, avec ma fille, cherchait-il à se rattraper de notre relation manquée, de son indifférence, de ses maladresses à mon égard. Elsa, de son côté, prenait souvent des nouvelles de ses grands-parents, inquiète pour leur santé. Ils l'appelaient, sans exception, à chaque anniversaire, vingt-deux ans pour le dernier.

Mardi 17, Édith tenta un appel dans la matinée. Robert s'était absenté de sa chambre pour un examen. Plusieurs messages restèrent sans réponse. L'hôpital téléphona ; elle s'y rendit sur-le-champ. Allongé sur le dos, Robert ne réagissait plus. Elle lui parla avec douceur, le caressa. Elle lui dit qu'elle l'aimait. Il respirait la bouche ouverte. Elle put entendre un « 'oi aussi », articulé au prix d'un effort disloquant. Il avait chaud. Elle lui passa sur le front un linge humide. Son visage était très abîmé. Les yeux clos, il eut à peine la force de prononcer le mot « morphine », comme une supplication. Le docteur entra, l'air grave, et précisa qu'il allait augmenter la dose afin que Robert ne souffrît plus. Édith pensa que c'était la fin.

Mercredi 18, elle revint. Elle dut revêtir une veste d'hôpital et des gants, car Robert disposait désormais d'une chambre stérile. Il semblait apaisé. Il gardait les yeux fermés. Édith lui parla avec douceur et affection. Elle lui caressa les bras. Ils étaient écarlates, couverts d'hématomes à cause des chutes répétées. Avant de partir, elle ramassa, sur la table de nuit, les quelques affaires de Robert éparses : sa montre, son bracelet en cuivre tressé, ses lunettes et son téléphone. Elle chercha en vain sa chaîne en or et son pendentif à l'effigie d'un roi kuba. Une infirmière lui

affirma pourtant les avoir posés avec les autres effets, après qu'il les avait ôtés.

Jeudi 19 septembre. C'est accompagnée de Ginette, une cousine de Robert du pays de Seyne, qu'Édith revint à l'hôpital ce matin-là. Elle le trouva comme la veille, apparemment inconscient. Elle l'embrassa sur le front, en larmes, le caressa avec tendresse, puis elle s'approcha de sa joue, la bouche collée à son oreille, et se força à murmurer : « Tu peux partir » ; elle serrait fort ses mains marbrées dans les siennes. Une variation subtile, un changement de fréquence peut-être, se fit entendre alors dans le souffle de Robert, comme un verrou feutré qui venait de céder. Édith et Ginette quittèrent sa chambre à 11 heures.

Elles étaient encore en voiture lorsque appela l'hôpital. Heure du décès : 11 h 15... Autorisé à mourir.

Édith sanglotait en stationnement, moteur au ralenti.

VI

Je reste assis dans mon escalier, relisant pour la énième fois le message de Sylvain, comme s'il pouvait me révéler autre chose que ce qui est écrit : « J'apprends à l'instant que Papa est parti à midi. » Le mot est de 14 h 17 ; j'en ai pris connaissance à 14 h 45. Il est toujours autant parti. À cette heure-ci, sa chambre est déjà vide, prête pour un autre malade ; les draps blancs sans plis. Une odeur de fin remplacée par un début de fin. Le grincement des roulettes s'est tu depuis longtemps au bout du couloir, après le virage. L'écran s'éteint, je le rallume, l'heure seule a changé. Je relis.

Des tonnes de questions déboulent.

Procéder dans l'ordre.

Premièrement, prévenir Arthur et Elsa, Elsa surtout, la seule de toute leur descendance qui maintenait encore un lien avec Édith et Robert. Arthur est en froid depuis… je ne sais plus avec précision depuis combien de temps… et je ne sais plus pourquoi. C'est le premier à avoir pris ses distances. Il a trente-deux ans ; il a coupé pendant l'adolescence. Ça fait longtemps ! Vincent, sa femme, Sandra, et leurs enfants ont rompu il y a maintenant six ou sept ans. J'ai été le suivant, il y a trois ans, de manière moins dramatique, mais qu'importe. L'éloignement de Sylvain et Stella ne date, lui, que d'un an. Nous nous étions tous écartés pour des raisons différentes à des moments différents. Chacun dans son monde, sur son orbite.

Il est 14 h 48. J'ai un coaching dans douze minutes. Je range un peu mes affaires : cahier et stylo à côté du clavier. Je souffle quelques miettes entre les touches. J'appelle. Elsa perd sa voix. Arthur parle bas. « Tu y vas ? », demande Elsa. Je ne sais pas. Vais-je seulement appeler Édith ? On convient de se parler dans la soirée. Arthur, lui, ne compte pas se déplacer.

14 h 59. Je me connecte pour la visio. Je n'ai pas mis de chemise. Ma cliente apparaît trois minutes plus tard. Je l'accompagne depuis un mois dans l'écriture de son livre. Elle sourit : « Comment vas-tu ? » Je m'effondre sans bruit. Elle compatit : « On peut remettre à un autre jour. » Je fais non de la tête.

J'insiste pour commencer dans quinze minutes ; ça devrait suffire pour reprendre mes esprits.

Pourquoi est-ce que je pleure, en fin de compte ? Ce n'est pas la tristesse. Je le sens. Ça ne vient pas de la poitrine ; c'est dans le ventre, dans la nuque et les épaules. Un pan de mon enfance s'écroule, celui que Robert maintenait debout sans que j'en eusse conscience ; et c'est irrémédiable. Est-ce de la nostalgie ? Ou bien le remords d'une relation ratée, comme on manque de très peu une correspondance ferroviaire et qu'on tourne sur soi-même en plein dépit, sa grosse valise de linge sale au bout du bras, sans alternative ? Comme aussi ces jeux d'éveil pour enfants où le cylindre ne s'enfonce pas dans le carré. Je ne pleure pas l'homme, je pleure l'absence… le vide, qu'il comblait à peine.

Déjà 15 h 15. J'entre en séance. Ma voix ne porte pas : je me rapproche du micro. À différents moments, mon visage, grave, se fige à l'écran. Mauvaise connexion. Je lutte pour maintenir ma présence. Nous terminons à 16 h 48. Ma cliente a bien avancé. Elle est presque au bout de son manuscrit.

De nouveau, des questions m'assaillent. L'impression d'une conférence de presse effervescente après un scandale : « Depuis quand… Comment se fait-il… Combien… ? » Pourquoi Robert ne m'a-t-il jamais adopté ? Pourquoi ne m'a-t-il jamais demandé de l'appeler « Papa » ? Tout aurait été plus simple. Le petit enfant que j'étais aurait souri. Mais jamais je ne me suis senti autorisé ; je l'appelais Robert, c'est ce qui était voulu, par lui ou par Édith, peut-être plus par Édith. Peu importe, c'était voulu. Personne ne s'est inquiété de mon avis. Vers l'âge de six ou sept ans, j'en étais même arrivé à ne plus savoir si je devais le tutoyer ou le vouvoyer. Je m'arrangeais pour formuler des phrases alambiquées qui m'évitaient d'avoir à trancher : des débuts suspendus, des verbes sans sujet… Là où c'était compliqué, c'est qu'il fallait bien choisir entre « s'il te plaît » et « s'il vous plaît ». Alors, je ne lui demandais rien. Et puis, à la longue, constatant que les enfants des amis le tutoyaient, je ne vis aucune raison d'agir en différence.

Quand je parlais de Robert à des gens qui ne connaissaient pas ma famille, je ne disais pas « Robert » ni « mon beau-père » ; je disais « mon père » pour n'avoir pas à rougir… Je le disais à peine articulé, en tordant la bouche – je n'ai jamais pu dire « mon père » à un curé. Je me sentais coupable de n'être pas à ma place. Sauf obligation, je ne me présentais jamais comme

« François Ernoult », juste « François » : de cette façon, pas d'explications sur la dissemblance de nom. J'étais honteux, à m'en tordre les doigts, de n'avoir pas de père. La normalité, c'était d'avoir ses deux parents. Les séparations, les divorces, c'était l'exception. Quant aux familles recomposées, aux mamans solos, elles étaient hors cadre ; ces formules n'existaient même pas dans le vocabulaire. J'étais le fils d'une « fille-mère », ce mot qu'on soulignait à voix basse, en plissant les yeux. J'étais le fruit d'une conduite que la société réprouvait. C'est ce que je voulais enfouir… qu'un « papa » aurait pu recouvrir.

Je n'ai toujours pas tranché au sujet de ma présence aux obsèques de Robert. Édith souhaiterait-elle m'y voir ? Je ne crois pas. Ai-je envie d'y être ? Non plus. Alors, c'est décidé ! À quoi rimerait d'être présent pour ces personnes qui m'ont causé tant de mal ? Qu'ai-je à faire des conventions sociales ? Les terreurs de mon enfance avaient cédé, à l'adolescence, au ressentiment. La rivière charbonneuse s'était changée en fleuve pourpre. Quand je fus adulte, ce fleuve ne fit que grossir, impétueux, agitant la boue. Trois ans de ponts coupés avec Édith et Robert avaient presque enterré cette colère. Ma surface émotionnelle était maintenant sans plis. Je n'allais pas tout gâcher ! Pour qui, pourquoi ? Je ne leur devais rien. Que des cris et des larmes. Une existence fêlée depuis tant d'années. Je n'ai fait que tenter de recoller les morceaux d'un parcours contraint et broyé. Nu sur le carrelage froid d'une vie sans fenêtres. Je n'ai même pas retrouvé tous les fragments engloutis par le déni. Un chemin de mensonges : mensonges des adultes, mensonges à moi-même. Dans une course nauséeuse et sans fin, je tente d'échapper aux cisailles de mon passé qui mordent jusque dans mes rêves. Serai-je un jour entier, désasphyxié, comme je ne l'ai jamais été ?

À 18 h 20, je décide d'appeler ma mère. J'ai rassemblé assez d'énergie, je pense. Pour la première fois de ma vie, je vais téléphoner à Édith sur son portable. Du temps de Robert… Comme c'est étrange de dire *du temps de Robert*, quand il est mort il y a sept heures à peine. Du temps de Robert, je devais l'appeler lui, pour m'entretenir avec ma mère, car, bien qu'elle possédât un iPhone, elle refusait d'apprendre à s'en servir. En quelques heures, elle vient de passer de l'âge de pierre à l'âge de fibre.

Ça sonne. Longtemps. On décroche. « Bonjour Maman… » Silence. Puis, un clic sec. La tonalité. On a raccroché. Je suis très tenté de considérer la tâche comme accomplie, de la rayer de ma *to-do list*. Mais ce serait lâche et malhonnête. Je rappelle donc. On décroche à nouveau : « Oh ! Ces engins… Je n'y comprends rien, commence-t-elle par geindre.

— Bonjour Maman. J'ai appris tout à l'heure pour Robert… Je voulais te dire que… si tu as besoin de moi… je suis là… Tu peux compter sur moi.

— Oui… merci… » Sa voix est distante, presque perdue.

Puis elle me raconte les dernières heures de son aimé. Je l'écoute sans l'interrompre. Entre ses mots, posés, suffoque la panique de celle qui vient de perdre son monde. L'angoisse de vivre sans témoin.

Entre-temps, Vincent et Sylvain ont pris leur décision : ils n'assisteront pas à la cérémonie. « Les obsèques, c'est pour les vivants. » Ils ne voient pas au côté de qui ils voudraient rendre hommage à leur père, et surtout pas contre l'épaule de leur mère. Je leur accorde que les amis des parents, pour qui n'a sonné toujours qu'un tocsin uniforme, nous allument sans doute peu de cierges. Toute la faute est de notre côté. Nous sommes forcément les mauvais fils.

En définitive, qu'est-ce que ça aurait changé que j'appelasse Robert « Papa » ? J'aurais pu être accueilli avec mes frères dans le lit des parents, le dimanche matin – je n'y avais droit que lorsqu'il n'était pas là. Je les entendais rire de l'autre côté du mur, tandis que je tuais des soldats, seul sur le carrelage de ma chambre. J'aurais été fier qu'il signât mon carnet de notes, fier qu'il vînt me chercher à l'école, fier de clamer : « Mon papa, il est pilote de ligne. »

Cette distance me frigorifiait. N'était-ce pas déjà assez d'être un enfant mulâtre entre deux adultes blancs ? Et ce contrat de mariage : « Les futurs époux déclarent adopter, pour base de leur union, le régime de la séparation de biens. » Encore une volonté d'Édith. Il n'y avait pas de fortune à préserver, pas de risque entrepreneurial… rien à séparer… sinon moi. Alors pourquoi, Édith ? « Pour ne pas faire supporter au ménage le poids de mon enfant. » J'étais une charge. C'est pour ça qu'elle travaillait, tandis que d'autres femmes expatriées s'occupaient de leur pro-

géniture et profitaient du soleil : pour payer ma scolarité, mes études, mes vêtements, ma nourriture, mes soins… mon hébergement, plus tard… Tout ça devait rester dans son budget, à l'écart de celui du « ménage ».

L'impression d'avoir été un fardeau me crible encore aujourd'hui. Comme si, au fond, j'étais né pour alourdir le pas des autres. La honte immense d'exister est la trame de ma vie. Toutes mes erreurs… tous mes échecs et mes pleurs se sont tissés dessus.

Édith me rappelle le lendemain : « Comme tu me l'as gentiment proposé, je veux bien que tu viennes aux funérailles de Robert. » Elle tord mes mots, comme toujours. Je n'ai rien dit de tel, mais n'ose la contredire. Elle a entendu ce qu'elle voulait ; je n'avais qu'à être plus précis. Me voilà donc convié. J'y serai, non par choix, mais par utilité. Édith, méthodique, déroule aussitôt le programme : mise en bière jeudi à 13 h 30, fermeture du cercueil à 14 h, recueillement à 14 h 30, crémation à 15 h. Dispersion des cendres le lendemain à 11 h. J'écoute en silence, notant au crayon à papier sur une feuille volante. « Est-ce qu'Elsa viendra ? » J'imagine que oui, sans pouvoir m'engager pour elle. Je suis déjà épuisé par mon enrôlement forcé.

Tout bien réfléchi, c'est peut-être une bonne chose que je sois présent : que cette vieille dame ait au moins un de ses fils à ses côtés pour pleurer son époux. Il faut savoir plier sa colère comme on range son arme pour une trêve. Durant la Grande Guerre, dans la boue des tranchées, les ennemis suspendaient parfois le feu pour ramasser leurs morts ou fêter Noël. Au cœur de la boucherie, ils voulaient préserver cette étincelle d'humanité qui les distinguait de la bête. Combien de temps durera cette trêve entre Édith et moi ? Saurons-nous enterrer la guerre ? Je ne pardonne rien, mais je viendrai sans arme.

VII

Elsa et moi arrivons à La Rochelle le matin de la cérémonie. L'appartement, au huitième étage, veille sur le parc Franck-Delmas. Dès l'entrée, la mer nous happe, à travers les baies vitrées, jusqu'au bout du ciel. Édith nous embrasse, les yeux tristes et le sourire sincère. J'ai bien fait de venir. Deux pas et nous sommes dans le salon. Rien n'a changé, si ce n'est le silence, d'une nouvelle couleur. Le même canapé, les deux mêmes fauteuils moutarde, les étagères surchargées de souvenirs. À gauche, la cuisine ouverte, sanctuaire d'Édith, toujours rangée à la perfection. Dans le couloir, où règne une odeur de lessive, les portes se succèdent : toilettes, salle de bains, buanderie – un lave-linge avec vue sur la mer. Au bout, la chambre d'amis, qui sent la lavande. C'est là que nous dormirons, sous la couette aux motifs cachemire. À droite, c'est le bureau, puis la chambre des parents… celle d'Édith, maintenant. Shalimar, de Guerlain.

Dans le salon, l'horloge comtoise d'Henriette, la défunte mère d'Édith, rythme le vide du sol au plafond. Nous buvons un thé à la saveur fanée. Édith effeuille quelques souvenirs épars, comme on titube dans un album au gré de sa douleur. Puis, sa voix s'étire et se voile, elle en vient aux derniers instants de Robert : combien il a souffert, comment il est parti. Les mêmes mots qu'au téléphone, le même souffle. La conversation roule ensuite sur Vincent et Sylvain : « Tes frères sont en colère contre moi parce qu'ils n'ont pas pu dire au revoir à leur père. Mais ils ont eu des mois pour le faire… » Je n'entends pas la suite : trop de venin. Je tente une reformulation : « Disons qu'ils sont contrariés de ne pas avoir été prévenus quand Robert a été hospitalisé.

— Ils pensent que je n'avais que ça en tête ? S'ils avaient pris des nouvelles de temps en temps… »

Je ne la crois pas. Quelle mère oublie ça ? N'a-t-elle pas plutôt voulu les punir ? Elle savait si bien punir d'un simple silence. Mais je ne vais pas la contredire. Pas aujourd'hui. Elle est bien assez accablée. Quand j'étais enfant, je croyais que les grandes personnes ne mentaient jamais. Mais Édith et Robert ont menti à ses parents à lui jusqu'à l'âge de quarante ans. Ils ont

menti tant d'années à tout un village. Je reprends ma tasse ; le thé est froid.

Comme à chaque fin de conversation, Édith me demande des nouvelles d'Arthur. « Il n'appelle jamais.

— Tu sais, Maman, je ne suis pas logé à meilleure enseigne. C'est pareil avec ses oncles et ses tantes. Même avec ses amis.

— Oui, mais tout de même. Avec tout ce qu'on a fait pour lui : le ski, le golf…

— Ce n'est pas un grand communicant, je te l'ai déjà dit.

— Mais enfin, ça ne prend pas beaucoup de temps.

Elle me rappelle Henriette, qui se plaignait ainsi de moi : "Tu as bien le temps d'aller au petit coin, non ?"

— Eh bien, justement, appelle-le ! Puisque ça ne prend pas beaucoup de temps.

— Comment ça ?

— Arthur a trente-deux ans, je te rappelle. Tu n'as plus besoin de passer par moi.

— Je ne veux pas déranger.

Elle baisse les yeux pour ajuster son collier.

— Ça n'arrivera pas. Si ce n'est pas le bon moment, il ne décrochera pas, c'est tout. »

C'est l'échange que nous aurions eu, si la mort n'était pas venue brouiller nos répliques, le même échange, presque mot pour mot, que nous avions chaque fois qu'elle demandait : « Et Arthur ? » À la fin, elle aurait fait la moue, en échec et mat. Elle ne pouvait pas reconnaître qu'elle avait tort. Les évidences ricochaient sur sa raison, comme la pluie sur un ciré. Mais aujourd'hui, je ne veux pas la piquer. Je sais trop jusqu'où creuse la culpabilité.

Alors, pour détourner le vent, je lui rapporte les douleurs aux genoux d'Arthur. Un problème pour un chef de salle. Cinq mois qu'il est cloué chez lui en arrêt maladie. Il s'ennuie de sa brasserie : les sourires des clients, les échanges de regard avec son équipe, la course entre les tables dans le cliquetis des verres et des couverts.

Le dernier médecin qu'il a consulté, celui de la clinique du sport, a évoqué un traitement au plasma. Arthur pourra en bénéficier bientôt. Il fonde tous ses espoirs dessus… Mais Édith ne m'écoute pas. Ses yeux flottent sur l'océan ; elle est avec *lui*. Elle se languit de le rejoindre.

Le midi, nous mangeons ensemble, assis sur les chaises tulipes que j'ai toujours connues, autour de la table ronde. Édith y pose un plat Pyrex fumant : des lasagnes végétariennes, qu'elle a sorties du congélateur à notre arrivée. Elle pousse vers moi le Tabasco. Robert était peut-être là quand elle les a préparées ; comme à son habitude, il aura léché la maryse avant de remplir le lave-vaisselle. Toujours, quand des amis ou la famille passaient quelques jours, Édith composait ses menus à l'avance, cuisinait pour la semaine et congelait. Elle tenait, dans un cahier à spirale, la liste des repas qu'elle avait servis : le nom de chaque convive, la date et le menu complet. Ainsi, elle s'assurait de ne jamais présenter deux fois le même plat à quelqu'un, sauf demande expresse. Précaution superflue, car sa mémoire est chirurgicale. Je le mesurais chaque fois que je lui téléphonais : « Comment ça va ? Ça fait un moment qu'on ne s'est pas parlé.

— Oui, c'était le cinq mars. Ça fait dix-sept jours, déjà. »

Au lieu de se réjouir de mon appel, elle cochait une case.

Raoul et Anne-Marie Bertin, un couple d'amis installé dans la région, nous conduisent tous les trois à la chambre funéraire. Robert gît dans son cercueil en bois brut. L'éclairage de la pièce est tamisé, plus proche de l'ombre que de la lumière. Les cousins Bruno et Martine sont venus pour la mise en bière, ainsi que Stan et Vivienne Locke, des amis de Kinshasa. Édith chancelle à la fermeture du couvercle. Chaque vis qui s'enfonce dans le bois lui transperce le cœur d'un crissement définitif. Elsa passe sa main dans le dos de sa grand-mère. Que faire d'autre ?

En cortège derrière le corbillard, nous rejoignons le crématorium. Quelques voisins sont déjà là. Les autres arriveront trop tard, mal renseignés par Édith : elle n'avait pas compris que « crémation » signifiait « fin de la cérémonie ». Nous entrons dans la salle claire. Le cercueil de Robert est disposé sur un meuble à roulettes faisant un demi-mètre de haut. Ses grosses poignées dorées s'agrippent à la lumière. Sur le mur, des paysages apaisants défilent – dernière vision du monde avant coupure. Une musique vaporeuse s'élève de la terre sans que je puisse dire s'il s'agit de la bande-son du film ou d'une source extérieure, tant il émane de ces images une forme de silence.

Édith s'assoit entre Elsa et moi, au premier rang, devant le pupitre où se tient le maître de cérémonie. Ses yeux sont rougis, ses doigts pétrissent le mouchoir comme un chapelet. Se pen-

chant sur le micro, l'homme rappelle à tous, d'une voix blanche, pourquoi nous sommes réunis. Puis il dit quelques mots gentils qui pourraient aussi bien convenir à quelqu'un d'autre. Mon regard glisse jusqu'à la photo de Robert, posée sur le cercueil, encadrée de fleurs pâles. Qu'elle ait choisi celle-là ne me surprend pas. On le voit, dans la quarantaine, assis de trois quarts dos sur le siège gauche de son cockpit. Vêtu d'une chemise blanche à manches courtes, galons de commandant aux épaulettes, il sourit. Cette photo est accrochée sous verre en grand format dans le bureau. Elle l'a été dans tous les bureaux, à toutes les adresses. Édith est si fière de son commandant, d'une fierté jalouse. Un jour, dans un accès de rage, voulant le blesser, elle écrivit à Vincent, copilote bloqué dans son avancement par ses aînés qui s'accrochent au manche : « Il n'y aura jamais qu'un seul commandant dans la famille ! »

Le maître de cérémonie appelle au micro la première personne qui a souhaité prendre la parole : Martine. Elle évoque le côté solaire de son cousin Robert. Ses phrases glissent, tranquilles. Puis Bruno, arrivé de Genève, parle de son parrain, d'un ton plein de respect. Raoul et Anne-Marie, tous deux de la même taille, moyenne, viennent ensemble derrière le pupitre. Raoul s'exprime le premier, puis Anne-Marie, tous deux dans une bienveillance qui apaise. Je ne les connaissais pas avant aujourd'hui. Ce sont des amis qu'Édith et Robert ont rencontrés à leur installation ici. Ils me font penser à ces couples d'oiseaux africains soudés qu'on appelle « inséparables ». La légende dit que lorsque l'un meurt, l'autre aussitôt se laisse dépérir. Stan clôt la succession de ces discours improvisés. Il connaissait Robert depuis 1970. Ils ont suivi les mêmes formations, volé sous les mêmes couleurs, partagé les mêmes escales.

Stan et Vivienne venaient souvent à la maison à Kinshasa, pour l'apéritif ou pour dîner. Lorsqu'on est enfant, il y a des amis des parents qu'on aime bien et d'autres un peu moins ou qui nous laissent indifférents. Stan et Vivienne faisaient partie de mes préférés. Leur venue me mettait toujours en joie. Leur douceur à tous les deux m'était tranquillisante. Ils ne manquaient jamais de me demander, avec une attention vraie, comment j'allais. Sans doute percevaient-ils ma sous-nutrition affective.

Rien ne me réjouissait plus que de voir débarquer les copains pilotes de Robert. À Kinshasa, on pouvait passer à

l'improviste ; on était toujours bien reçu. Le téléphone ne fonctionnait pas très bien. Alors, quand on voulait avoir des nouvelles de quelqu'un, on prenait sa voiture et l'on allait lui rendre visite. On arrivait à l'heure de l'apéritif et l'on repartait, le dîner terminé, dans la chaleur éternelle de la nuit tropicale, bien après que les grillons s'étaient tus. Et si les amis n'étaient pas là, on allait chez d'autres, où, bien souvent, on les trouvait.

J'adorais les ambiances de pilotes. Leurs voix sonores faisaient vrombir la maison qui s'emplissait d'aventures. Sous l'hélice du ventilateur qui découpait l'épais nuage des Camel, ils riaient, entre deux gorgées de whisky, d'un train qui n'avait pas voulu sortir. Je me faisais tout petit, qu'on m'oubliât, de peur que les parents ne m'envoyassent me coucher. Je pouvais même résister à la tentation de tendre la main vers les amuse-gueules, dont pourtant je raffolais. Je me nourrissais d'histoires de pilotes.

Stan Locke était celui qui disposait du plus de ressources. Son nom claquait comme celui d'un roman épique. Il avait l'allure d'un héros d'Hollywood ; Marlon Brando aurait pu jouer son personnage. Avant d'être à Air Congo, il avait été pilote d'hélicoptère dans l'armée française au début des années 60. Il avait servi durant la guerre d'Algérie. Puis il devint mercenaire : déployé au Laos, envoyé au Congo, jeté en Éthiopie. Il avait protégé des convois, évacué des blessés, ravitaillé, par *bush flying*, des contrées reculées. Il avait même fumé l'opium. Plusieurs fois, il s'était *crashé*. Maintes fois, il aurait dû mourir sous les bombes ou les balles. Mais il était là, tranquille, sans une égratignure, racontant, d'un sourire éclatant, sa descente en spirale dans les cratères des volcans du triangle de l'Afar où il récupérait des échantillons pour Haroun Tazieff.

Stan replie sa feuille en quatre et regagne sa place à pas lents, comme après un dernier vol. Je n'ai pas pris la parole. Je n'avais rien préparé. Je n'y ai même pas pensé, à vrai dire. J'aurais pu improviser, mais mon cerveau demeurait vide. Quel angle choisir ? Je ne savais pas quoi dire. Et puis, tous ont été si inspirés.

Trop tard : le maître de cérémonie revient au micro. Il lit un texte que je n'entends pas. Pourquoi est-ce que je n'entends plus rien ? Édith se lève et se dirige vers le cercueil. C'est l'instant du dernier adieu. Ma main glisse sur le couvercle. C'est doux… et chaud comme la peau. Édith revient à sa place, en pleurs. Lorsque

tous ceux qui le souhaitaient ont accompli leur geste d'hommage, le maître de cérémonie pousse le cercueil. L'une des roues grince. La grande porte coulisse, avale l'équipage, puis se referme sans un bruit. Je m'attendais à voir des flammes. C'était le vide.

Édith pleure de plus belle. Elsa la prend dans ses bras. Martine la prend dans ses bras. Moi, je n'y arrive pas.

Nous voici dehors… Et c'est tout ? C'est tout !

Édith reste figée, l'air hagard. Une feuille morte hésite autour d'elle.

Un sentiment d'inachevé… peut-être dissipé demain, quand s'envoleront les cendres.

Raoul et Anne-Marie nous raccompagnent dans le silence. Le son du clignotant semble ralentir dans le dernier virage : un métronome fatigué.

Ils s'assoient un moment, moins pour le café que pour veiller à l'apaisement d'Édith. Puis ils prennent bientôt congé.

Elsa et moi restons encore, jusqu'à ce qu'elle se sente plus détendue. Nous éprouvons alors le besoin, tous les deux, d'aller prendre l'air.

Sur le chemin du port, nous passons devant le casino. « Tu te souviens ? dis-je à Elsa, en désignant la terrasse.

— Oh oui… Le restaurant préféré de Papy !

— C'était surtout le restaurant où ils pouvaient venir à pied sans trop de fatigue. Dix minutes, c'était encore faisable.

— Il commandait toujours le buffet à volonté pour tout le monde.

— Pour les végétariens, c'était un peu limité quand même.

— C'est vrai. Mais ça lui faisait tellement plaisir de nous inviter là, souffle Elsa, attendrie. »

Nous longeons la plage de la Concurrence, puis grimpons sur les remparts, jusqu'à la tour de la Chaîne. La mer se couche sur le sable, d'un bleu résigné.

« Tu te souviens de l'île de Ré ? demandé-je.

— Grave ! Je pensais exactement à la même chose. »

Nous éclatons de rire.

« Là aussi, ça avait été compliqué pour manger végé !

— Qu'est-ce qu'on a tourné ! rigole Elsa. La *lose* totale. Heureusement que c'est une île, sinon on aurait fini à Paris.

— Pourtant, on n'était pas difficiles. On se serait contentés d'une brasserie : il y a toujours des frites…

— Oui, mais Papy, il voulait tellement bien faire.

— Résultat : le seul resto végé qu'on a trouvé, les cuisines venaient de fermer. »

Robert avait toujours à cœur de faire plaisir. Il ne savait pas rentrer les mains vides. Lorsque nous étions enfants, dès qu'il arrivait à destination avec son avion, à New York ou Bali, au lieu de se reposer à l'hôtel avec les autres membres d'équipage, il parcourait la ville à la recherche d'un cadeau pour chacun d'entre nous. C'est ainsi que je reçus un *skateboard* avant même qu'on en connût le mot en France.

« Le pauvre ! C'était tellement gentil de prendre tout ce temps, murmure Elsa.

— Il était quinze heures passées, quand même.

— Au final, on a terminé dans le premier resto qu'on avait vu. Papy était désolé.

— Et on a mangé des frites molles.

— Et une salade verte. »

Le rire d'Elsa s'étouffe. Ses yeux luisent. Je passe un bras autour de ses épaules. La mer suspend ses soupirs pour l'écouter pleurer.

Arrivés au port, nous nous asseyons à la première terrasse qui affiche « frites maison ». Il fait un temps splendide, un ciel d'éternité. Il y a ce bruit caractéristique des ports de plaisance : l'eau qui clapote contre les coques, les drisses qui heurtent les mâts, les fanions qui se froissent au vent. Et bien sûr, le cri des mouettes au-dessus de nos têtes.

Nous commandons chacun une portion de frites à la truffe *bien grillées*, s'il vous plaît – on aime que ça croustille – et un virgin mojito pas trop sucré. « Bien grillées… Pas trop sucré », le garçon nous fixe comme des maniaques. Non, Môssieur, nous sommes bons vivants, voilà tout. Foin des frites blanches et molles !

« Papy aurait validé. »

VIII

Le lendemain matin, sous une pluie décourageante, Raoul et Anne-Marie nous conduisent à la dispersion des cendres. L'eau tremble en traînant sur le pare-brise. Les essuie-glaces battent sans répit la sourde mesure d'une marche funèbre. À travers la vitre, le paysage s'échappe *adagio*, sombre et flouté. Après un dernier virage, nous entrons sur le parking recouvert d'ombre. Raoul gare la voiture en marche arrière, à côté des poubelles. Sortie la première, Elsa aide sa grand-mère à s'extirper de son siège. Édith met le pied dans une flaque. Les gouttes s'écrasent sur nos épaules comme des soupirs.

Quand j'étais enfant, pendant mes vacances en France, je ne comprenais rien à cette pluie obstinée qui tombait sans relâche, quelle que fût la saison. Au Zaïre, c'était si clair : le ciel n'avait que deux humeurs. Saison des pluies, saison sèche. Dans la région de Kinshasa, la grande saison des pluies s'étirait de mi-septembre à mi-janvier ; la grande saison sèche, de mi-mai à mi-septembre. Entre les deux, de brèves respirations : une petite saison des pluies et une petite saison sèche. La chaleur, elle, variait peu. Trente-deux degrés presque chaque jour, trente-cinq parfois sur les pistes à midi. Les nuits étaient juste assez fraîches pour refroidir les tôles, pas pour faire taire le ronron des climatiseurs.

En saison sèche, le temps était gris. On attendait la pluie, mais elle ne venait pas. Tandis qu'en saison des pluies, il faisait un temps splendide. Le soleil dardait sa lumière dans un ciel d'azur exempt de nuages. Mais les orages y étaient apocalyptiques. En quelques secondes, les cumulonimbus bouchaient la vue, plongeant la région dans l'obscurité. D'un coup, les rues se vidaient, car on pouvait mourir sous un arbre. De vifs éclairs déchiraient le ciel dans un silence intense et pénétrant, sitôt brisé par une chaîne de craquements plus sinistres que ceux d'un squelette gigantesque. Les lumières s'éteignaient et c'était le noir complet jusqu'à ce qu'un nouveau feu nous aveuglât. Non pas des gouttes, mais des trombes d'eau tiède s'abattaient alors sur la terre, jaillies de larges buses. Du plus loin, on entendait, sur les

toits en tôle, leurs martèlements impétueux. Les plus sonores tambours d'Afrique passaient, en comparaison, pour des jouets d'enfants. En moins de soixante secondes, ceux qui n'étaient pas à l'abri étaient imbibés jusqu'à la moelle ; leurs chaussures Bata n'étaient plus étanches. Dix ou quinze minutes plus tard, la symphonie furieuse était achevée. Silence total. Le ciel était de nouveau d'un bleu tranquille. Il flottait dans l'air une odeur de terre, de feuillage et d'asphalte : un pétrichor urbain aux essences de palmiers. Puis, presque en même temps, les oiseaux se remettaient à chanter. On découvrait des arbres déracinés. L'électricité ne revenait souvent que le lendemain. À l'inverse des autres enfants, je ne craignais pas les orages colériques des tropiques : je côtoyais Édith.

La dispersion a lieu dans un coin du cimetière paysager de Mireuil appelé « le jardin du souvenir ». Édith et Robert y ont choisi un acacia, le premier arbre à gauche en entrant. Les fidèles d'hier se tiennent en arc de cercle autour du tronc. Le maître de cérémonie approche l'urne. Le ciel est voûté. Par petites impulsions mécaniques, les cendres s'échappent par le bas, traçant de larges traits sur les racines. Je me souviens qu'Édith, du même geste, saupoudrait de sucre glace les gâteaux qui faisaient fondre Robert. À cause de la pluie, ses cendres n'ont pas le bonheur de s'envoler vers les nuages. Elles demeurent… collées à l'herbe, sur le plancher des vaches. Peut-être demain, si la météo…

Je regarde ses cendres s'agglutiner sous la pluie. Hier encore, Robert brillait dans le ciel des autres. Aujourd'hui, il repose à l'ombre, cloué au sol. Avec moi. Peut-être plus présent que jamais… Mais il est mort.

À nouveau agitée de sanglots, Édith lâche : « Voilà tout ce qui reste d'une vie ! » Pas d'accord. C'est tout ce qui reste d'un corps, oui… des os et de la chair. Mais ce qui reste d'une vie brûle dans nos cœurs. Ce qui reste d'une vie, c'est une empreinte invisible. Une vie n'est jamais en poussière. C'est une mémoire chez ceux qui restent… Des rires, des silences, des regards… parfois seulement leur écho. Des souvenirs parfumés qui affleurent… Au détour d'un chemin, ce pas, une silhouette, une allure… qu'on pense reconnaître… Quand l'océan, un siècle plus tard, nous rapporte les trésors du naufrage. Ce qui reste d'une vie, c'est ce qui flotte encore au bord du soir. Ce regard vers la porte quand c'est son heure d'entrer ou si l'on croit entendre ses clefs.

Ce qui reste d'une vie, c'est le mystère de son passage. C'est un souffle infini... une éternité...

Le maître de cérémonie propose quelques fleurs tirées des bouquets à jeter sur les cendres. Le ciel s'est encore abaissé. Et puis nous retournons à la voiture. Anne-Marie prend Édith sous son parapluie. Avant de nous quitter, Raoul insiste : « Tu nous appelles si tu as besoin de quoi que ce soit, d'accord ? » Édith acquiesce des yeux en reniflant. Leur aide lui sera bienvenue pour l'administratif ou quelques déplacements ; elle ne conduit plus depuis trente ans. Anne-Marie lui ajuste son écharpe et l'embrasse. Seuls des inséparables peuvent comprendre la douleur d'Édith.

Elsa et moi nous asseyons à table. Édith nous rejoint avec le plat. Nous déjeunons, encore dans l'émotion, puis prenons place au salon. L'horloge comtoise sonne une heure trente.

Stan a annoncé le décès de Robert sur la page Facebook des anciens d'AOM :

Robert, ex-CDB DC10, est parti pour son dernier vol jeudi. Il avait commencé sa carrière à Congofrigo sur Curtiss C46, puis Air Congo, Air Zaïre, sur DC4, Fokker 27, B737 et DC10. EAS sur Caravelle, et AOM jusqu'à sa retraite en 1999.

Un parcours sur une ligne, mais une vie qui dépasse les mots.

Amitiés à toute la « AOM Family »

Stan Locke

Son message est accompagné d'une photo de Robert en civil, dans le milieu de la soixantaine. En arrière-plan, la chaîne des Alpes enneigées, et juste derrière lui, quelques branches d'arbres déshabillés par l'hiver. Un hommage élégant, pudique, généreux, comme leur amitié de cinquante ans. Stan a su trouver la bonne altitude.

Calée dans son fauteuil Stressless, Édith nous cite sur son iPad quelques témoignages, partagés sous la publication :

Je me souviendrai des bons moments que nous avons passés ensemble et garderai le souvenir d'un homme courtois. Tu nous manqueras sans aucun doute à tous. Amitiés sincères.

Robert était un tellement grand Monsieur... un super pilote et un pur gentleman, gentil et généreux, discret, mais toujours attentif.

Merci pour ta courtoisie, ta bonté et ton humanité. Ce fut un plaisir de voler avec toi. Tu nous manqueras.

Ravie d'avoir été déclenchée sur votre dernier vol. Comme ça, on s'est connus.

Un commandant et un homme gentil, doux, respectueux, présent auprès de ses équipages.

Un très bon instructeur qui m'avait pris sous son « aile » et m'avait fait progresser dans la profession.

Les lèvres d'Édith tremblent. Elsa et moi n'avons pas bougé d'un seul souffle. Oubliée, la comtoise. Commandants de bord, copilotes, élèves-pilotes, instructeurs, chefs de cabine, hôtesses, stewards, chefs d'escale, mécaniciens : avec des accents différents, ils ont la même voix. *Un captain comme on adorait voler avec. Un grand Monsieur toujours d'humeur égale et toujours respectueux de son équipage. Bon vol, Robert, tu nous as tous laissé un souvenir impérissable.* Édith poursuit sa lecture en sanglots trébuchants. *Oh quelle triste nouvelle. J'avais fait son dernier vol avant sa retraite, un LAX/PPT. Paix à son âme !* Je peux presque déchiffrer les messages dans le reflet de ses larmes. *Un CDB comme on les adorait. Bon dernier voyage, Robert, tu brilleras parmi les étoiles*. Le flot des mots s'infiltre en elle, comme l'eau dans une terre desséchée. *Bon vol Robert ; merci pour tous ces vols et ce stage PL inoubliable… tu m'as tout appris !* Tous ces hommages recousent avec douceur la déchirure du jour. *Oh, Robert, que de souvenirs s'envolent avec toi. Tu étais la gentillesse incarnée. Bon vol.* Les pleurs d'Édith prennent, pour un temps, la couleur d'un sourire. *Bye bye Monsieur ! Bon voyage ! Veillez sur nous tous et grand merci d'avoir été un homme bon, intègre, un exemple pour tous.*

Bon vol, Commandant Robert !

Ces mots me tordent les entrailles. Tous l'ont connu comme un homme généreux, attentif, un maître respecté, un ami fidèle. Tous. Et moi ? Moi, je n'ai pas connu cet homme. Il avait des gestes pour ses équipages, des attentions pour ses élèves, des mots aimables pour des inconnus rencontrés au hasard d'un vol… Je ne crois pas qu'il ait su un jour mon plat préféré, ma plus grande peur ou la couleur de mes yeux. Tout le monde pleure ce rayon de soleil. Je n'ai connu que les jours de pluie.

Édith me remet un album photos qu'elle conservait pour moi. Je le feuilletterai à la maison. Puis, sans un mot, elle décroche du mur un masque en ivoire et insiste pour que je l'emporte. Je tiens toujours à distance les objets sans utilité : ils s'encombrent vite de poussière. Mais j'accepte. Je connais cet artefact depuis l'enfance. Il a du sens pour moi, à plus d'un titre :

c'est la copie d'un masque du Bénin, fabriquée au Zaïre. L'Afrique et la mémoire réunies dans l'ivoire.

16 h 30. L'heure de notre taxi. Édith a tenu à ce que ce soit Geneviève. C'est elle qui conduisait Robert à Bordeaux pour son traitement. Nous descendons. Édith nous accompagne, car elle souhaite remettre un cadeau à Geneviève. Elle est un peu en retard, mais la gare n'est qu'à quinze minutes. Embrassades… Les portières claquent. Édith agite la main. C'est la main d'une femme en train de se noyer. Qui pourrait la sauver ? Au revoir ! Aujourd'hui, quand je repense à ces mots…

Dans la voiture, nous évoquons Robert. Il est toujours là. Geneviève était hier aux funérailles ; elle n'avait jamais agi ainsi pour un client. Mais avec Robert, c'était différent. La Rochelle – Bordeaux, quatre heures aller-retour, plusieurs fois… ça crée des liens. En l'absence d'Édith, il se confiait. Ce traitement, il l'endurait pour elle. Il savait qu'elle ne tiendrait pas sans lui. Alors, il faisait tout pour se prolonger, pour la protéger.

Elsa rentre chez elle dans le XV^e^. Elle habite près de la gare Montparnasse, tout à côté de l'appartement de ses grands-parents. Je poursuis la route jusque dans ma Bourgogne. Triste vendredi soir.

Le lendemain, peu avant dix-huit heures, je téléphone à Édith. Elle a fait du rangement, elle a écrit des lettres. Elle a prévu de voir son notaire lundi, de déjeuner avec Martine mardi. Une sonnerie à sa porte interrompt notre conversation.

Je reste pensif dans mon canapé. Je me sens fautif de n'avoir pas été présent pour elle et pour Robert ces dernières années, *leurs* dernières années. Coupable d'exister et coupable, en même temps, d'être absent. Décidément, je n'ai servi à rien. Que le vide est lourd à porter ! On peut donc exister sans jamais vraiment compter. Une silhouette de fond, oubliée du générique.

Cinq minutes plus tard, Édith me rappelle : c'était Toinette, la voisine du dessus, venue emprunter son escabeau. Nous échangeons encore quelques banalités, puis raccrochons. J'envisage de prendre de ses nouvelles chaque jour. Pour la soutenir, mesurer son moral. J'ignore en cet instant pour combien de temps.

La suite

Édith n'a plus que quelques heures à vivre.
Son fils ne le sait pas ; elle, peut-être.

Vous venez de lire le début de *La Culpabilité d'Être Né*. Le roman compte cinquante-neuf chapitres, du crématorium de La Rochelle aux années zaïroises, jusqu'à ce que la question tenue à distance pendant soixante ans finisse par se poser : est-on obligé d'aimer sa mère ?

Disponible chez votre libraire,
en broché et en numérique.

ISBN 978-2-38253-138-9

Le roman a un envers, libre et ouvert : la musique de ces années-là, les visages et les rues, les mots du lingala expliqués un par un, les recettes de la table d'Édith.

Scanner
ou cliquer

culpabilite.koaneditions.com

Tu viens en déchirant ta mère
Tu te déchires d'elle par l'ombilic
Tu te déchireras d'elle encore
Par la peau par le sein d'abord
Par ses jupes et par la main
Ensuite les yeux enfin les larmes
Et puis la terre et par le ciel
Toute ta vie tu te déchires de ta mère

KOAN EDITIONS

9 782382 531389